

# POLICE MAGAZINE



*les mystères du  
Ku  
Klux  
Klan*

Dans ce numéro, en pages 6 et 7, MAURICE LAPORTE, en un sensationnel reportage, initie les lecteurs de **POLICE-MAGAZINE** aux effrayants mystères du Ku-Klux-Klan.

# A HUIS CLOS

## - Causes Salées -

### La prisonnière.

Le ménage D... occupe une situation en vue. C'est pour cela que le procès qui amène le mari devant le tribunal a fait se déplacer toutes les notabilités de la ville. Nous sommes en province, et l'on conçoit que le scandale prenne d'autant plus d'ampleur qu'il a suscité une curiosité fâcheuse. Car il y a eu scandale. Et il dure encore. Tant que les juges n'auront pas statué sur l'affaire scabreuse qui va être évoquée devant eux, les langues s'en donneront à cœur joie.

En bref, la cause elle-même se résume juridiquement à des coups et blessures assez graves.

M<sup>me</sup> D... avait fait la connaissance, au cours d'un voyage à Paris, d'une demoiselle C... exerçant la profession de lingère, un soir dans un restaurant de Montmartre.

M. D..., retenu par ses affaires, ne put rejoindre son épouse, ce soir-là, à l'heure accoutumée. M<sup>lle</sup> C..., voisine de la dame en attente de vis-à-vis, lui passa fort obligeamment le moultardier, et la conversation s'engagea.

Il faut croire que les idées de ces deux personnes concordent sur plus d'un point, car, au sortir de l'établissement, elles se rendirent dans un grand café de la place Clichy pour y continuer à échanger des propos. Ensuite elles continuèrent dans plusieurs boîtes de nuit, jusqu'à une heure assez avancée.

Quinze jours plus tard, la demoiselle C..., qui avait revu à plusieurs reprises sa nouvelle amie, la rejoignait dans la petite ville où celle-ci résidait.

Bien qu'elle n'edt pour vivre que son travail, la jeune personne s'installa à l'hôtel et parut dès ce moment n'avoir plus besoin de se livrer à la moindre occupation. Il est vrai qu'elle menait une vie discrète, sortant peu, lisant beaucoup et fumant encore davantage.

L'instruction, en révélant ces faits, ajoute que presque chaque soir M<sup>lle</sup> C... sortait vers 8 heures et demie pour ne rentrer qu'aux environs de minuit. Où se rendait-elle ?

Dans un petit appartement discret des faubourgs où de son côté M<sup>me</sup> D... arrivait, après avoir dit à son époux :

— J'ai ma réunion quotidienne à l'ouvrage... Je ne puis m'en dispenser.

Cette situation dura plus de six mois, jusqu'au jour où M. D..., avisé par une charitable lettre anonyme, apprit que, s'il existait réellement une œuvre charitable tenant chaque soir ses assises, son épouse n'y faisait que de rares apparitions.

« Cherchez un peu, ajoutait la missive, et vous trouverez où se rend votre femme. La surprise que vous éprouverez n'aura d'égale que celle de l'ami dévoué, auteur de ces lignes.

M. D... eut tôt fait de découvrir le pot-aux-roses.

Il est des malheurs conjugaux qui prêtent à rire. Molière en a mis quelques-uns à la scène, encore que la situation initiale soit toujours la même.

De notre temps, M. Édouard Bourdet, auteur dramatique plus osé, montra au public « la Prisonnière », femme si bien retenue par les liens de sa passion pour un être de son sexe, qu'il lui devient quasi impossible de s'en évader. Le malheureux époux en fit la triste expérience.

Après avoir prié sa femme de cesser ses relations avec la demoiselle C..., il menaça, sans plus de succès.

Des menaces il passa aux exhortations, revint à la prière, temporisa, parla de divorce avec d'autant plus de droit que, privé depuis longtemps des satisfactions conjugales, il en savait maintenant la cause. Rien n'y fit. Ces dames restaient liées et fortes de l'impossibilité où se trouvait M. D... de faire un esclandre en raison de sa position.

Il fallut une seconde lettre anonyme pour mettre le feu aux poudres, faire déborder le vase d'amertume du mari bafoué, le décider à faire promptement justice dans la crainte de voir ébruiter par son correspondant inconnu les relations extravagantes de M<sup>me</sup> D... et de sa tendre amie.

Les deux jeunes femmes étaient ensemble lorsque M. D... se présenta à la porte du petit appartement discret. Ce n'était pas la première fois qu'il venait là, ayant déjà rendu visite à la demoiselle afin — tel le père Duval de la Dame aux camélias — de la décider à regagner Paris, quitte à payer ce sacrifice d'un nombre imposant de billets bleus.

Démarches restées sans aucun résultat. Ce soir-là, ses intentions étaient tout à fait différentes.

Une fois dans les lieux de son infortune, où il avait bien fallu le laisser pénétrer pour éviter ses cris et ses menaces, il montra sans transition ses desseins.

— Vous allez partir sur-le-champ, s'écria-t-il en mettant sous le nez de M<sup>lle</sup> C... un revolver tout neuf, sinon...

Nullement émue, l'interpellée ne vit même pas sa compagne s'écrouler sur le tapis, sans connaissance, elle se dressa, dans toute sa puissance un peu masculine, et, les yeux dans les yeux de D..., lui dit, un sourire railleur au coin des lèvres :

— Sinon quoi ?...

— Je vous tue comme une s... que vous êtes !

— Vous n'oserez jamais, lui jeta, toujours aussi calme, M<sup>lle</sup> C...

Et elle tira froidement... une cigarette d'un étui, puis l'alluma avec un mouvement des plus détachés.

Une telle attitude exaspéra le malheureux époux. Son doigt pressa sur la gachette, et sans un réflexe de son adversaire qui de la main écarta le canon de l'arme à l'instant où le coup partait, il y aurait eu vraisemblablement un meurtre à déplorer.

La balle traversa l'épaule au lieu de traverser le cœur.

Tirée à bout portant, il n'en aurait pu être autrement, de l'avis même de M. D... et de sa victime.

Les amazones du genre de cette dernière ont un pouvoir de résistance insoupçonné.

Non seulement cette blessure ne l'abattit pas, malgré la perte de sang, mais elle lui laissa assez de forces pour mettre dehors son agresseur anéanti, relever sa compagne toujours privée de sentiment, la ramener et, cela fait, courir chercher la police.

Ces devoirs accomplis, M<sup>lle</sup> C... consentit enfin à être dirigée sur l'hôpital, où sa blessure, peu grave, fut cicatrisée en huit jours.

A l'audience, la prêtresse de Sarcho attire tous les regards. Ses yeux étranges intriguent bien des dames dans l'auditoire.

Et lorsque le président a prononcé le huis-clos, c'est une désolation générale, pour toutes ces assistantes avides d'émotions.

— C'était pourtant à prévoir, murmure quelqu'un. Enfin !

Regrets.

On n'a pas si souvent l'occasion de se distraire.

Et à l'issue de l'audience, chacun de commenter le jugement qui condamne M. D... à six mois de prison avec sursis, cent francs d'amende et six mille francs de dommages-intérêts.

— Avec ça son divorce est dans le sac ! et les deux amies vont pouvoir s'en payer, conclut un ami du ménage. Ainsi tout s'arrange dans la vie, même quand la justice et certaines passions s'en mêlent.

J. CRÉTEUIL.

### La collection d'Eugène.

— Venez donc visiter ma collection, chère madame.

C'est l'invitation classique à l'adultère.

La collection s'accompagne de porto, de gâteaux secs, de liqueurs et, essentiellement, d'un divan proche.

Eugène M... n'avait pas besoin, lui, de tant d'accessoires supplémentaires pour inviter les dames à tomber dans le péché. La collection, à elle seule, suffisait à les inciter à la tentation.

Ah ! c'est qu'elle était bien audacieuse, la collection d'Eugène M... Et tout à fait propre à faire rougir les dames.

De ses voyages — du moins le prétendait-il — Eugène M... avait rapporté une collection singulière de phallus et de linghams.

Il y en avait de toutes formes, de toutes couleurs, de toutes dimensions,

qui garnissaient abondamment ses vitrines.

Elles offraient la représentation la plus curieuses. Le catalogue qu'il avait dressé de cet inventaire portait les titres les plus suggestifs : *l'Hermaphrodite, les Femmes savantes, Une dame romaine très occupée*. Et, enfin, un personnage qui était ainsi défini : *Entraîné par son propre poids*. Ce poids, qui était spécialement localisé, empêchait en effet le petit bonhomme d'airain de se tenir debout. Il manquait de choir en avant et il fallait un dispositif pour lui conserver un normal équilibre.

M. Eugène M... avait invité M<sup>lle</sup> Flore P... à contempler tous ces trésors. M<sup>lle</sup> Flore P..., qui appartient à une excellente famille, et qui, après une partie de tennis, avait accepté l'invitation d'Eugène M..., conta à son frère, innocemment peut-être, sa visite dans ce musée érotique.

Le frère répéta la chose au père. Et celui-ci, incontinent, déposa contre Eugène M... une plainte devant le commissaire de police. Et voilà comment Eugène M... comparait devant le tribunal correctionnel de la Seine.

Y avait-il outrage à la pudeur ?

M<sup>lle</sup> Flore P... est en effet âgée de seize ans seulement. Peut-on conduire une demoiselle de seize ans dans un musée aussi révélateur ? Le Parquet ne le pensait point. Il poursuivait Eugène M... Celui-ci, à l'audience, protesta de toute son énergie au nom de la science et de l'art.

— Monsieur le président, s'écria-t-il, en faisant de ses bras maigres de grands gestes véhéments, ce sont des œuvres artistiques que j'ai montrées à M<sup>lle</sup> Flore. Ce sont des œuvres que l'on peut voir dans tous les musées d'Europe. Elles ont une valeur considérable. Il n'y a aucune intention libidineuse dans mon acte et je ne comprends pas la poursuite actuelle.

Au cours de l'instruction, une perquisition a eu lieu chez Eugène M... et un expert savant a été chargé de déterminer s'il s'agissait d'œuvres d'art réelles ou, au contraire, d'objets licencieux dont la saisie devait être ordonnée.

Le rapport de l'expert est un peu embarrassé. Il a reconnu de nombreux faux dans la collection. Certains ont été fabriqués en cire, assez grossièrement et, semble-t-il, avec le désir coupable de représenter sous un réalisme regrettable certaines parties secrètes et qui ne doivent pas, en principe, être dévoilées.

M<sup>lle</sup> Flore P..., appelée à la barre pour témoigner, doit subir, après l'interrogatoire vivement mené du président, celui de l'avocat.

— Enfin, mademoiselle, dites précisément ce que vous avez vu ?

M<sup>lle</sup> Flore P... ne baisse point, comme on pourrait le croire, des yeux ingénus. Elle a toute l'allure d'une petite sportive. Ses prunelles sont innocentes. Mais son regard est résolu.

— J'ai vu les vilaines choses que j'ai dites et qui représentaient presque toutes... ce que vous savez.

Néanmoins, l'avocat insiste :

— Il y avait, dit M<sup>lle</sup> Flore, un bas-relief où des gens semblaient fort occupés à des distractions réciproques et multiples. J'ai détourné mes yeux aussitôt de cette horreur. Il y avait, en outre, une rame de bateau qui s'acheminait de façon fort incongrue. Une image immense représentait la même chose, ainsi qu'une lampe qui affectait cette forme. Enfin, M. Eugène M... m'a fait admirer une statue d'un homme-tronc à qui il manquait seulement les jambes. Il a même voulu me faire essayer une coiffure que j'ai rejetée aussitôt dès que j'ai vu dans la glace de quelle singulière aigrette elle était ornée.

— Reconnaissez-vous les faits ?

— Je les reconnais et je m'explique, monsieur le président. Ce sont, je le répète, des œuvres d'art renouvelées de l'antique. Les anciens, comme le tribunal doit le savoir, célébraient le phallus de même que les nègres modernes adorent le lingham. C'est cela qui figure dans ma collection, laquelle est réellement scientifique.

Deux témoins à décharge déposent. M. R... et sa femme. Tous deux ont visité la collection.

— J'ai été vivement intéressée, et cela ne m'a nullement choquée, déclare M<sup>me</sup> R...

— Madame est mariée. Elle était accompagnée de son mari, remarque le substitut. Tout autre est le cas d'une jeune demoiselle attirée dans le musée galant du prévenu à l'insu de ses parents.

M<sup>le</sup> L..., défenseur d'Eugène M..., a la parole. Il s'efforce de justifier son client.

— Le dictionnaire Larousse, dit-il, déclare que le culte de Phallus est commun à toutes les races. La rame dont a parlé M<sup>lle</sup> Flore est un lingham indien rapporté de voyage par l'explorateur M. de Grandpré. L'image géante provient des fouilles de Lavinium. La lampe servait dans l'antiquité à indiquer les lupanars. Le cul-de-jatte singulièrement avantage est une réplique du musée d'ethnographie du Trocadéro. Enfin, la coiffe que M<sup>lle</sup> Flore jeta sur le sol, et non par-dessus les moulins, est l'ancêtre des bigoudains de Saint-Guenolé. Quant à la fresque des personnages qui l'ont émue, en voici, messieurs, la photographie, dit-il. Vous y reconnaîtrez un bas-relief célèbre de la cathédrale de Bourges.

Le savant défenseur présente, en effet, des photographies des originaux et des reproductions de la collection d'Eugène M... Il en fait remarquer la parfaite identité des modèles et des pièces de la collection.

Il conclut en demandant que son client, qui n'a commis aucun outrage à la pudeur en faisant visiter un musée scientifique à une étudiante, soit relaxé des fins de la poursuite.

Après une longue délibération, le tribunal, par un jugement aux attendus fortement motivés tout en regrettant l'acte d'Eugène M... et tout en suspectant ses intentions, qui n'étaient peut-être pas absolument pures, décide cependant qu'aucun délit n'a été commis et prononce son acquittement.

M. S.

## LE BERGER IMPROVISÉ



On dit communément chez nous que l'on met les soldats à toutes les sauces. Dira-t-on de même des policiers en Angleterre ?

A Kintyre, dans le Comté d'Argyle, un troupeau de trente-trois moutons avait été découvert dans des bâtiments abandonnés et l'on avait tout lieu de croire que ces bêtes avaient été volées. On les emmena dans une cour de la prison, mais, tout le temps que devait durer l'enquête, il fallut bien les

soigner et les nourrir. Un policeman fut chargé de ce soin. Sans doute était-ce la première fois de sa vie qu'un tel rôle lui incombait ; il s'en acquitta pourtant fort bien, et pendant deux semaines, les habitants de la ville virent le policier conduisant, le matin, ses moutons paître dans une prairie et les ramenant, le soir, au bercail de la prison.

(L. P. S.)

Direction - Administration - Rédaction

30, rue Saint-Lazare, PARIS (IX<sup>e</sup>)

Téléph. : Trinité 72-96. — Compte Chèques Postaux 1475-65

ABONNEMENTS, remboursés en grande partie par de superbes primes

FRANCE...	Un an (avec primes) ...	50 fr.
	Un an (sans primes) ...	37 fr.
	Six mois ...	26 fr.
ÉTRANGER...	Un an ...	65 fr.
	Six mois ...	33 fr.

Se renseigner à la poste pour les pays étrangers n'acceptant pas le tarif réduit pour les journaux.

Dans ce cas, le prix de l'abonnement subit une majoration de 15 fr. pour un an et 7 fr. 50 pour 6 mois en raison des frais d'affranchissement supplémentaires.



XV  
**Retour.**

VENUES du port tout proche, des voix rauques de sirènes déchiraient par instants la douceur dorée du crépuscule normand ; à travers les murailles épaisses de la prison me parvenaient aussi les halètements des locomotives, et, du fond de mon réduit, je croyais entendre des géants aux respirations puissantes fuyant, ivres de liberté, à travers des espaces infinis. Dans le carré grillé de ma lucarne, les reflets du soleil achevaient lentement de mourir ; à mesure que la lumière pâlisait, le ciel semblait s'approfondir ; on avait envie de s'y perdre. Il n'y avait pas encore deux heures que, sur le quai des transatlantiques, je respirais l'air marin ; mais, déjà, un agent de police marchait à mon côté et mon indépendance n'était plus qu'un pauvre souvenir.

Peut-on même appeler indépendance les quelques jours que j'avais vécus à bord du *Wyoming*, paquebot transatlantique ? Non, puisque, voyageant sans billet en ayant avoué mon identité peu après le départ, je savais qu'au débarquement je serais cueilli par la police et referais connaissance avec la cellule.

J'avais déjà vainement tenté de m'évader trois fois, quand, au mois de mars 1930, je décidai une fois encore d'essayer d'échapper au bagne. Je n'avais plus alors que dix-huit mois à tirer, mais, comme j'étais ensuite astreint à la résidence perpétuelle, je savais que toute ma vie devrait s'écouler en Guyane. Cela, je ne pouvais l'envisager sans frémir. J'avais trop vu autour de moi à quel avilissement moral se laissaient aller les forçats qui conservait cette terre maudite ; des « as » de la cambriole, de beaux gars venus avec une énergie farouche, décidés à tout, pleins d'une vie formidable, on les voyait, après quelques années passées à « Taffia-town », devenir de bons petits artisans, des boutiquiers paisibles,

encroûtés dans des habitudes de province, vautrés dans des vices sans grandeur.

Non ! cette déchéance se serait pas la mienne. J'avais suffisamment payé ma faute, qui somme toute, n'était que vénielle. Et puis — je le dis sans rougir devant l'homme que j'avais été — avec l'âge s'étaient modifiées mes idées ; pour une fois, qui n'est pas coutume, le bagne pouvait se vanter d'avoir amené quelqu'un. Oh ! je sais bien, vous allez sourire avec scepticisme : un homme tel que moi ne peut guère se juger... D'accord. Mais, tout de même, en mon âme et conscience, et sans vouloir me faire plus blanc que je ne suis réellement, je crois pouvoir assurer que j'avais rudement changé de voie.

Lors de mon arrivée à Saint-Laurent-du-Maroni, je ne songeais à m'évader que pour reprendre la série de mes exploits ; j'étais content de mon séjour au bagne pour faire connaissance avec les « lumières » de mon métier, apprendre les meilleurs coups, me perfectionner et nouer pour l'avenir des relations fructueuses. Aujourd'hui je rêvais encore d'évasion, mais c'était pour refaire ma vie et, mauvais garçon repenti, retrouver un honnête travail. Or, que faire de bon à Cayenne, je vous le demande, dans cette atmosphère empuantie par les relents du crime ?

Il n'y avait donc qu'une solution : m'évader...

Pour cette quatrième tentative, je décidai de prendre pour but le Brésil. La « cavale » par mer ne me disait plus rien ; chaque fois, un obstacle nouveau avait fait échouer l'expédition, bien que la porte du grand pays voisin à cette époque fût difficile à franchir, j'espérais, par ruse, l'entre-bâiller.

Comme j'étais riche de 2 500 francs et qu'il n'en coûtait que mille pour payer un patron de goélette, je pensais trouver facilement un bateau qui pût me conduire jusqu'à Para. Je n'eus pas de peine à découvrir, en effet, un capitaine ; mais, quand nous nous retrouvâmes au rendez-vous fixé :

— Je ne peux pas vous emmener directement à Para, me dit-il. Je vous conduirai

jusqu'à l'embouchure de l'Oyapok et, de là, une autre goélette vous mènera jusqu'à Para.

Cette combinaison me parut louche. Je refusai... Un autre marin accepta de me prendre à son bord, mais, ayant été trompé une fois, je fis une discrète enquête et j'appris que le petit bâtiment s'arrêtait à Mappa, port que nous devions rencontrer sur notre route. Je ne pouvais donc avoir confiance dans aucun de ces forbans et je résolus d'attendre l'arrivée d'un ancien évadé qui, de temps à autre, étant patron d'une goélette, venait en cachette à Cayenne prendre un chargement d'hommes.

Malheureusement, quand je me mis en rapport avec son rabatteur, je fus de nouveau déçu.

— Nous n'avons plus de nouvelles de lui depuis plusieurs mois, me répondit-on. Comme il passait ici tous les deux mois régulièrement, il faut, ou qu'il soit mort, ou qu'il ait abandonné le commerce. De toutes façons, tu ne peux plus compter sur lui.

Désespéré, je me mis à errer sur le port. Un petit navire allait précisément partir ; sa coque noire tremblait au rythme de ses machines et, brassée par l'hélice, l'eau formait autour de son étrave de joyeux remous. J'attendis d'avoir vu disparaître le petit bâtiment ; c'était l'*Oyapock*, un vapeur qui, régulièrement, assure le transport des passagers entre Cayenne et Saint-Georges, une petite ville située à l'embouchure du fleuve Oyapok qu'un navire brésilien reliait à Para... C'eût un trait de lumière : puisque je ne pouvais pas quitter la Guyane sur une goélette, je prendrais tranquillement l'*Oyapock*, comme un quelconque voyageur. Avec de l'habileté et de la prudence, le coup ne devait pas être impossible.

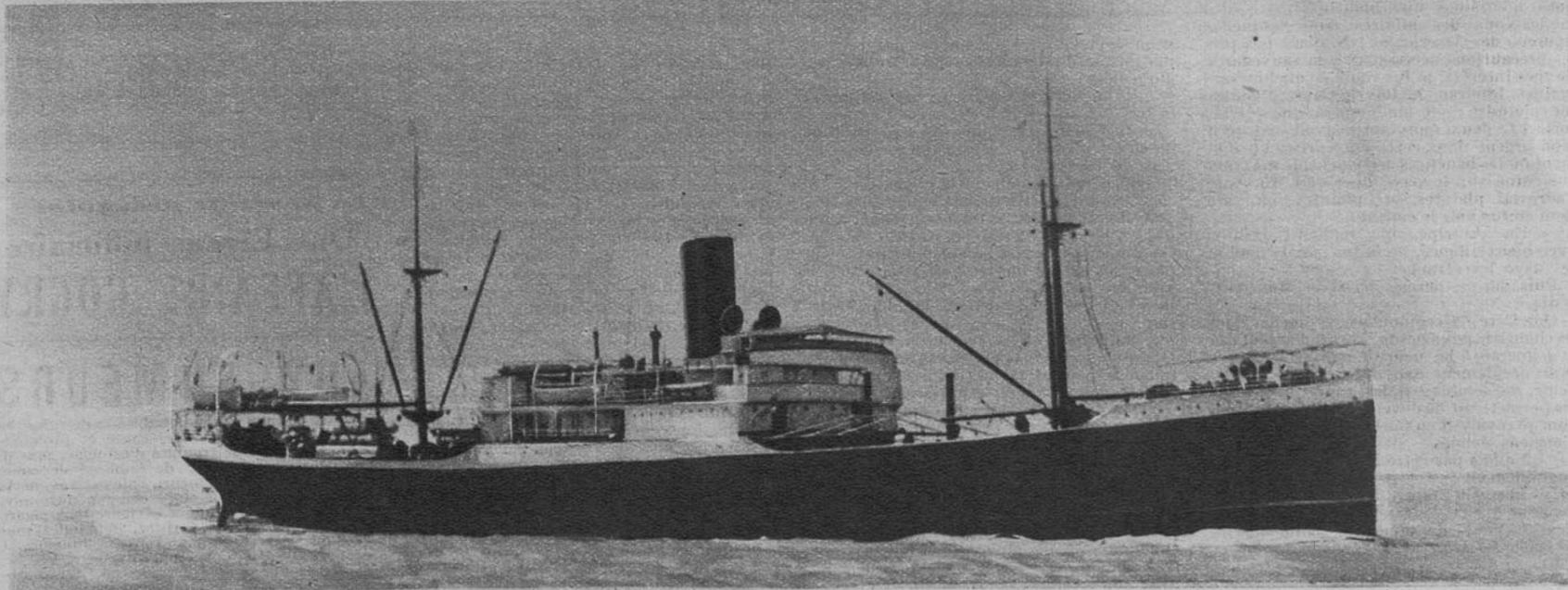
Je pris aussitôt mes dispositions pour le prochain courrier. D'abord il me fallait des papiers ; rien de plus simple. Des officines secrètes fonctionnent à Cayenne et peuvent procurer à l'homme soucieux de se donner de l'air des pièces d'identité en règle et des passeports constellés de cachets. J'eus donc pour une centaine de francs des papiers de libéré qui me permettaient de

voyager jusqu'à Saint-Georges en se-  
 port pour le Brésil. Ensuite je me rendis  
 dans un magasin acheter un costume « libéré »  
 — complet blanc, paire de chaussures, chemise,  
 cravate, chapeau mou, etc. — et je  
 m'en fus cacher dans la chambre à coucher  
 de mes amis, libéré depuis quelques années.  
 Ainsi paré, j'attendis sans inquiétude.

L'*Oyapock* devait partir un samedi, à 17 heures. Le jeudi, je m'esquivai pendant une corvée, m'en fus revêtir mon costume neuf et passai au bureau de la Compagnie, où, pour 42 francs, on me délivra mon billet. On me demanda mes papiers et, après un rapide coup d'œil, l'employé inscrivit mon nom sur la liste des passagers. M. Ormières — c'était mon état civil provisoire — n'avait plus qu'à s'embarquer.

Le samedi matin, je me rendis au port. Une nouvelle ennuyeuse m'y attendait : le départ du bâtiment était retardé au lendemain dimanche, à 9 heures. Ce changement d'horaire troublait mes plans ; à cause de ce détail, en effet, j'allais risquer la reclu- sion... Je m'explique. Pour partir à cinq heures du soir, le samedi, il me suffisait de sortir du camp à 13 heures, au moment de la reprise du travail ; si j'étais repris, je n'avais que quatre heures d'absence, c'est-à-dire que je n'étais pas en état d'évasion, puisqu'il faut douze heures de disparition pour être officiellement déclaré évadé. Mais, n'ayant pas l'occasion de sortir du camp le dimanche puisque les corvées n'allèrent pas au travail, je devais, pour prendre l'*Oyapock* à 9 heures du matin, quitter encore le pénitencier au début de l'après-midi du samedi, arrêté au moment de mettre le pied sur le bateau, j'avais cette fois plus de douze heures d'absence et, comme c'était ma quatrième tentative d'évasion, je n'y coupais pas de la reclu- sion.

Enfin, toutes mes dispositions étaient prises, et mon impatience était telle que je ne pouvais pas me résoudre à remettre mon départ au voyage suivant. Le sort en était jeté, je partirais... J'étais, ce jour-là, employé à la voirie et, sur une place de Cayenne, j'arrachais de l'herbe en compagnie de quatre autres forçats. A treize heures, au moment de reprendre le travail



Je tendis ma binette à l'un de mes compagnons.

— Garde-moi mon outil, lui dis-je. Je vais revenir dans un moment, j'ai à faire une course en ville.

Pour la quatrième fois, j'étais en « cavale ». Le dimanche matin, ayant passé la nuit chez mon ami le libéré, je revêtis à nouveau mon costume blanc et, vers sept heures trente, je filai vers le port en longeant le canal Laussat. Mon cœur, je l'avoue, battait la chamade. La ville de la nuit s'animait et, sur la place du marché, où s'affairaient les ménagères, plusieurs gardiens bavardaient avec des mulâtresses. Je marchais, rasant les murs, le nez baissé... Enfin j'atteignis le quai, enjambai la passerelle. Il était 8 heures. J'avais encore une heure à trembler.

8 h. 30... 8 h. 45... La sirène meugla... 8 h. 55... Second coup de sirène. Dans cinq minutes, j'étais sauvé. A ce moment, j'aperçus un gendarme qui se dirigeait rapidement vers le bateau, il monta à bord, dit quelques mots à un matelot et s'en vint à l'avant, où je me trouvais. Directement, il m'aborda :

— Tu as ton billet ?

— Le voilà.

Je lui tendis le bout de papier qui, pour moi, représentait l'indépendance :

— C'est toi, Ormières ? me dit-il.

— Oui.

— Tu as ton livret ?

— Parfaitement.

Tous les papiers étaient en règle. Alors, tandis que l'Oyapock frémissait sous nos pieds, le gendarme releva la tête et me regarda dans les yeux :

— Où as-tu eu ce livret ?

Je protestai, avec une vigueur feinte :

— Où je l'ai eu ?... Mais nulle part !... C'est le mien !

— Allons donc ! Ce n'est pas à moi qu'il faut conter cette histoire :

Et, péremptoire, il ajouta :

— Ormières, en ce moment, se trouve à la prison civile, où il purge trois mois de prison. C'est moi qui l'ai arrêté, et c'est moi qui l'ai fait condamner. C'est te dire si je connais sa figure.

Il souriait sous sa moustache et, prenant en pitié mon air penaud :

— Mon pauvre gars, conclut-il, tu n'as pas de chance. Avec n'importe quel autre livret tu passais. Mais, quand j'ai vu le nom d'Ormières sur la liste des passagers, j'ai pensé que le gaillard allait s'évader et je suis venu le guetter sur l'appontement. Naturellement je ne l'ai pas vu... Au second coup de sirène, je me suis dit que, sans doute, il avait poussé la ruse jusqu'à prendre un autre chemin et, sûr de le découvrir à bord, je suis monté... Et c'est toi que j'ai découvert.

Une heure plus tard, j'étais au blockhaus.

Telle fut ma dernière évasion manquée. Le sort s'étant montré quatre fois mon ennemi, je n'eus plus le courage de récidiver ; j'attendis ma libération. Heureusement, durant mes derniers mois de bagne, j'avais attiré sur moi l'attention du gouverneur Siadou ; ce haut fonctionnaire avait eu foi en mon sincère désir de relèvement et je crois que je lui dois malgré les mauvaises notes dont m'avait accablé l'administration pénitentiaire, d'avoir été, dès ma libération, autorisé à quitter la Guyane. Un mois après ma sortie du camp, je m'embarquai — avec quelle joie ! — pour la république de Panama. J'avais seulement donné ma parole de ne pas séjourner en un autre lieu que la ville de Colon, de me présenter dès mon arrivée au consul de France et de donner régulièrement de mes nouvelles aux autorités cayennaises.

A Colon, je trouvai rapidement de l'embauche pour les travaux du canal. Je restai là huit mois, trimant dur, puis, quelques économies amassées, je songeai à m'établir à mon compte. Un des travailleurs du canal, un Colombien, qui, lui aussi, avait quelques sous, voulut bien s'associer avec moi, et nous montâmes une blanchisserie... Ah ! méfiez-vous des affaires dans lesquelles figurent des Américains ! N'ayant pas pris les précautions nécessaires à la sauvegarde de mes intérêts, je fus roulé en quelques semaines. Ignorant les lois du pays, je voulus me plaindre ; on me montra que j'avais tort. Et, deux mois après avoir mis tout mon argent dans cette entreprise, au moment où les bénéfices arrivaient, je me trouvais ruiné sur le pavé de Colon. En vain j'adressai plaintes sur plaintes, en vain je m'en fus voir le consul.

— En principe, me répondit celui-ci avec bienveillance, ne faites jamais d'affaires avec les étrangers.

Puis, sur ces paroles décisives, il me congédia.

Que faire ? Recommencer à piocher dans les chantiers pour perdre encore l'argent que je gagnerais à la sueur de mon front ? J'en avais décidément assez du Nouveau-Monde ! Seule, me semblait-il, la France, mon pays, me permettrait de devenir l'honnête homme dont je rêvais. J'en parlai à des camarades, d'anciens évadés :

— Ne fais pas cette bêtise, me dirent-ils unanimement ! Tu peux être tranquille ici, et libre. En France, il y a toutes les chances pour que tu te fasses pincer un jour. Et alors ce sera, de nouveau, Saint-Martin-de-Ré, le La Martinière, le bagne, les îles.

En un instant, toutes les souffrances

## Les accidents d'auto : A LA DOUZIÈME



Une audience à la XII<sup>e</sup> Chambre correctionnelle. Au centre : le président Deleorgue.

La douzième, pour les initiés du palais de justice, c'est la douzième Chambre correctionnelle. Elle aussi a sa spécialité. Une de ses audiences, chaque semaine, est consacrée aux affaires de mœurs. Les autres voient défiler tous les litiges soulevés par des accidents d'auto. Les affaires de mœurs, ça, comme dit l'ami Kipling, c'est une autre histoire ! Mais les accidents d'autos sont si nombreux, surtout dans une grande ville comme Paris, ils établissent, chaque jour, une jurisprudence si importante pour nous tous, que nous soyons chauffeurs ou piétons, ils représentent enfin si exactement un aspect de la vie moderne, annonciateur des *Scènes de la vie future*, qu'ils méritent une attention particulière.

J'ai donc cru intéressant d'aller interviewer le magistrat qui préside, depuis bientôt trois ans, la douzième Chambre. Le président Deleorgue est un homme jeune encore, aux yeux d'un bleu pur, à la moustache taillée à l'américaine, au visage coloré et souriant. Un type traditionnel de Français classique qui allie, on le devine, la conscience professionnelle à la bonhomie, l'esprit de justice à une sereine philosophie des êtres et des choses. Il me reçoit avec une parfaite courtoisie et, tout de suite, précise le rôle de la Chambre qu'il préside.

— Nous n'avons pas à juger, me dit-il, les affaires déferées par le parquet, mais seulement les affaires, beaucoup moins graves, provoquées par la plainte d'un particulier, en l'espèce la victime d'un accident d'auto. Quand ces affaires se présentent devant nous, elles n'ont pas été précédées d'une instruction. Il nous faut démêler la vérité par la seule déposition des témoins qui comparaissent devant nous. C'est assez dire que cette vérité, elle n'est pas toujours facile à saisir !

« Vous savez à quel point sont fréquentes les erreurs faites de bonne foi ? Je ne vous en donnerai qu'un exemple. Un chauffeur renverse un piéton : banale affaire ! Le chauffeur reconnaît sa faute. Six témoins sont convoqués. Les cinq premiers défilent devant le tribunal et confirment point par point les faits.

— C'est trop beau ! dis-je à l'un de mes assesseurs. On n'a jamais vu une affaire aussi simple !

« Patatras ! Le sixième témoin, une vieille dame qui se trouvait, comme les autres, sur le lieu de l'accident, vient jurer

subies pendant ces dix années jaillirent de ma mémoire. Mais je secouai la tête, énergiquement.

— Tant pis, dis-je. Je veux retourner là-bas.

— Eh bien, au moins, ne dis pas tout de suite qui tu es. Tiens, j'ai justement un acte de naissance belge.

Je pris machinalement le papier :

— Et sur quel bateau t'embarques-tu ?

— Le *Wyoming*. C'est le meilleur, parce qu'il va de Colon au Havre sans escale. Comme je n'ai pas d'argent pour payer ma place, on ne me mettra pas à terre dès la première escale. Je suis donc sûr d'aller jusqu'en France. Là-bas, je me débrouillerai.

J'embarquai et me cachai dans la soute. Dès que nous fûmes en pleine mer, je montai sur le pont et me présentai au capitaine. Après avoir tempêté, celui-ci me demanda mes papiers ; je lui présentai mon état civil belge.

— C'est bien, me dit-il. Tu aideras aux chaufferies pendant le voyage. Au Havre, la police avisera.

Au Havre, il n'y eut pas besoin d'aviser. Dès que je fus en présence du commissaire, je me nommai, je contai mon aventure. Quelques instants plus tard, la lourde porte de la prison se referma derrière moi...

ses grands dieux que tout s'est passé autrement. En vain essayons-nous de lui démontrer qu'elle ne peut pas ne pas se tromper : elle continue de donner un formel démenti aux autres témoins et au chauffeur lui-même... Jugez devant quels problèmes nous nous trouvons quand l'auteur de l'accident et sa victime ne sont pas d'accord et que, par surcroît, les témoignages se contredisent !

Le président Deleorgue cesse de sourire pour ajouter :

— Ces problèmes se compliquent de ce fait que nous ne pouvons pas mettre les affaires en délibéré, pour y réfléchir. Il y en a trop ! Il nous faut rendre notre jugement aussitôt. Et comme il s'agit de fixer sur l'heure un chiffre d'indemnité, rien de plus délicat. Sans doute, les rapports des médecins sont là pour nous guider. Ils nous indiquent le degré d'invalidité, permanente ou temporaire. Ça va encore quand la victime est un Français moyen, un homme qui gagne sa vie d'une façon régulière, dans un métier classé. Mais, s'il s'agit, par exemple, d'une artiste de cinéma qui a reçu une légère estafilade sur le visage... Pour tout autre, l'indemnité serait légère. L'artiste déclare au contraire que la mince cicatrice résultant de l'accident la défigure et qu'elle ne va plus pouvoir tourner dans les studios. En conséquence, elle réclame 200 à 300 000 francs d'indemnité.

— Que vous lui accordez ?

— Quelquefois. Il le faut bien, quand ses dires sont exacts. Et c'est ainsi que le tribunal à l'air de commettre une profonde injustice en rendant un semblable jugement au cours d'une audience où il n'a consenti que 10 000 francs d'indemnité à une autre victime, beaucoup plus sérieusement blessée, mais qui n'a pas besoin de rester photogénique !

— Monsieur le président, questionnai-je alors, vous êtes plus que quiconque à même de me fixer sur ce point : où se produisent le plus fréquemment les accidents d'autos, à Paris ?

Sans hésiter, il répliqua :

— Sur les passages cloutés.

Et, comme je m'étonne, il continue :

— Je ne veux critiquer en rien l'initiative de notre préfet de police. Je la trouve excellente au contraire. Elle a déjà porté ses fruits. Elle en portera davantage dans l'avenir. Mais, pour le moment, l'éducation des piétons est encore à faire, de même

que celle des chauffeurs. Oui, le plus grand nombre des accidents a lieu sur les passages cloutés. Pourquoi ? Parce que certains piétons se figurent que ce passage est à eux, exclusivement à eux. Trop souvent, ils s'y engagent sans regarder à gauche ni à droite, le nez en l'air ou lisant leur journal. Ils s'y attardent. On y a vu deux braves dames s'y rencontrer et y attaquer une petite causeuse. De leur côté, les chauffeurs s'exaspèrent de ce sang-gêne qui semble se moquer d'eux, les défier. Lorsqu'un agent n'est pas là pour faire observer la consigne, certains chauffeurs s'élancent sur les piétons en ayant l'air de leur dire : « Ah ! vous ne voulez pas vous ranger ! Vous allez voir ! » Ça fait de la casse !

Le président se reprend à sourire pour ajouter :

— J'ai vu même un agent, une fois, qui, lui aussi, redoutait les autos. Au cours d'une affaire dont le théâtre avait été une grande rue d'une commune de banlieue, l'agent qui déposait me parut assez peu sûr de son fait.

— Mais, lui dis-je, où vous trouviez-vous quand s'est produit l'accident ?

— Sur le trottoir ! me répondit-il.

— Sur le trottoir ! répliquai-je, mais ce n'était pas votre place.

— Sans doute ! Seulement, je ne tiens pas à me faire écraser, même sur un passage clouté !

Une dernière question me vient aux lèvres :

— Avez-vous remarqué que les femmes qui conduisent des autos causent plus d'accidents que les hommes ?

— Bien au contraire ! répond le président. Les femmes comparaissent devant le tribunal bien moins souvent que leurs confrères masculins. Je n'en sais la cause. Peut-être leur a-t-on tant et tant répété qu'il leur fallait se méfier de leurs nerfs qu'elles se montrent plus prudentes, qu'elles exagèrent même la prudence. Et je dois ajouter ceci : quand l'une d'elles s'est mise dans son tort, elle le reconnaît loyalement... Ce qui n'est pas toujours le cas des hommes.

Quand il n'y aurait que cette bonne parole qui va faire plaisir aux femmes, et aux féministes, j'ai eu raison, n'est-ce pas ? d'aller interviewer le président de la « Douzième ».

ROGER RÉGIS.

me ferait repasser par les étapes du même calvaire, je me mis à frissonner dans les ténèbres, chose impuissante entre les doigts du Destin.

MATRICULE 46.635.  
FIN

La semaine prochaine :

Une Erreur judiciaire  
**L'AFFAIRE GOGRY**

**AUX FUMEURS**

Vous pouvez vaincre l'habitude de fume. en trois jours, améliorer votre santé et prolonger votre vie. Plus de troubles d'estomac, plus de mauvaise haleine, plus de faiblesse de cœur. Recouvrez votre vigueur, calmez vos nerfs, éclaircissez votre vue et développez votre force mentale. Que vous fumiez la cigarette, le cigare, la pipe ou que vous prisiez, demandez mon livre, si intéressant pour tous les fumeurs. Il vaut son pesant d'or. Envoyez gratis.

REMÈDES WOODS, 10, Archer Street (188 T E.) Londres W.1.

# Le Diable au village

**P**RÉTENDRE que dans nos campagnes les paysans croient encore aux morts qui reviennent, aux loups-garous, au diable et à tous les mauvais génies qui changent de nom suivant les régions, serait incontestablement inexact, car les superstitions de ce genre ne sont guère plus de notre époque. Cependant il faut bien admettre que ces croyances populaires qui vous donnaient le cauchemar et qui causaient tant d'effroi jadis, même lorsqu'on n'en parlait qu'à la veillée et qui aujourd'hui ne sont plus ancrées que dans la faible imagination des toutes vieilles femmes, ces croyances donc sont encore exploitées au village. Sur certains esprits, en effet, les anciennes légendes colportées de bouche en bouche et de génération en génération agissent toujours.

Aussi, y a-t-il des gens qui n'hésitent pas à exploiter la crédulité malade de leurs semblables pour servir leurs propres intérêts et hâter au besoin par des procédés malhonnêtes, mais difficiles à réprimer la réalisation de projets quelquefois criminels.

Qu'il s'agisse en effet d'héritages convoités, de parents âgés qui tardent trop à mourir, d'une maison dont il est possible de dégouter le propriétaire, d'un consentement à obtenir contre le gré même de celui qui seul est susceptible de le donner, ou simplement de subtiliser nuitamment des fruits ou des légumes dans le jardin du voisin, les revenants ont bon dos !

Les histoires de maisons hantées qui défraient assez souvent la chronique n'ont pas d'autre origine, et le diable, malgré tout, fait encore dans les villages plus de mal qu'on ne pourrait le supposer.

Bien entendu, dans le cas de simples farces villageoises, les revenants — puisque revenants il y a — sont presque toujours évoqués sous l'aspect spectral d'un défunt se promenant hors de sa tombe recouvert de son linceul. Évidemment, lorsqu'il ne s'agit que d'une hallucination, le revenant n'est guère qu'une ombre qui a l'apparence d'un être vivant, décharné et blanc, ou qu'une lueur blanchâtre surmontée par un crâne humain. Et suivant les rayons lunaires, les feuilles des arbres remuées par le vent ou la disposition des murs, ces formes imprécises s'allongent ou se rapetissent, disparaissant soudain, pour réapparaître au grand effroi de ceux qui croient les voir.

Mais les véritables fantômes, ceux qui existent réellement et qui se donnent pour tâche de terrifier les naïfs afin de se moquer d'eux, de se venger sinon de les exploiter, ne font pas preuve de tant de raffinement pour jouer leur rôle de spectre : un drap de lit, une nappe, et voilà un mort revenu d'outre-tombe.

C'est ainsi qu'il y a quelques années dans une ville médiévale du Sud-Ouest, les promeneurs qui traversaient un pont fameux aperçurent un soir une longue silhouette blanche se profilant au-dessus d'un mur à quatre ou cinq cents mètres de là. Par instants, la silhouette lançait des flammes. Durant plusieurs soirées, la sinistre apparition fut visible, si bien que quelques

camarades résolurent d'aller voir la chose de près. Avant la nuit, ils se dissimulèrent non loin du mur en question qui clôturait le jardin d'une maisonnette habitée par une veuve sur le retour. Quand il fit noir, ils virent un individu se glisser jusqu'au mur, s'y hisser, et qui, après s'être entortillé dans un drap et avoir placé une grosse citrouille sur sa tête, se mit à agiter des brandons de paille enflammés. Qui fut désagréablement surpris quand il eut été jeté à bas de son piédestal et rudement corrigé par quatre ou cinq solides gailards ? Ce fut le « spectre », qui dut avouer que, s'il faisait le fantôme, c'était pour se venger de la veuve, sa maîtresse, qui l'avait congédié, et qui tremblait maintenant de peur derrière ses volets.

Ailleurs, c'est pour dérober le bien de son voisin qu'un paysan joue au fantôme. Ainsi, dans un village du Quercy, un cultivateur qui possédait un champ de betteraves en bordure du cimetière était tout étonné de voir disparaître des raves qu'il arrachait dans la journée et qu'il entassait dans un sillon, avant de les rentrer dans sa grange. Un soir qu'il guettait caché dans une hutte, il vit apparaître sur la crête du mur du cimetière, un hideux fantôme qui l'interpella d'une voix sépulcrale :

— Jamais je n'ai vu d'aussi beaux radis roses depuis que je suis sorti de mon trou ! Il faut que j'en mange ! Mais dis donc, toi l'homme, tu n'as pas vu Jean de la Peyronnelle, qui m'attend.

En entendant prononcer le nom d'un

L'octogénaire avait vu s'enfuir son chaudron...

voisin mort depuis six ans, le villageois sentit ses cheveux se dresser sur son crâne et s'enfuit à toutes jambes, cependant que le spectre, sautant dans le champ, ramassait hâtivement un sac de betteraves avant de disparaître.

Plus avisé, un autre paysan réveillé en sursaut la nuit par des bruits insolites, et apercevant lui aussi un fantôme tout blanc dans un champ de maïs, avait pris son fusil, qu'il avait déchargé en tirant contre terre, faisant ainsi détalier le fantôme, qui oublia son panier à moitié rempli. Le lendemain, le paysan déposait le panier sur le seuil de son propriétaire, un voisin peu scrupuleux, qui se garda bien de réci-



Une lueur blanchâtre surmontée d'un crâne.

diver, peu soucieux de recevoir un coup de fusil.

Quelquefois, en effet, les histoires de revenants tournent au tragique dans les villages où les paysans qui n'ont pas froid aux yeux, si surpris qu'ils soient, n'hésitent pas à tirer sur les apparitions. Il arrive même que de simples plaisanteries ont une issue sanglante, comme cela s'est produit dans les environs d'un gros bourg de la Corrèze où une mère qui habitait seule avec ses deux fils s'ingéniait par tous les moyens à les empêcher de sortir le soir pour aller courir les filles. Un dimanche, comme ils voulaient sortir malgré ses observations, elle crut les effrayer en les avertissant qu'un loup-garou rôdait dans le petit bois qu'ils devaient traverser.

Les deux fils haussèrent les épaules et, leur fusil de chasse en bandoulière, ils partirent. Résolue à leur faire rebrousser chemin, la mère prit un grand drap dans une armoire et, empruntant un sentier de traverse, elle courut jusqu'au petit bois. Là, s'enveloppant entièrement dans son drap, elle attendit, cachée derrière un arbre, le passage de ses fils, et quand le bruit de leurs souliers martelant la route décéla leur approche, elle sortit de sa cachette. Mais à peine était-elle apparue dans l'ombre qu'une violente détonation troubla le silence de la nuit et la malheureuse s'abattit en poussant un grand cri, la poitrine traversée par une décharge de chevrotines.

Fort heureusement, les histoires de ce genre finissent rarement de façon aussi dramatique ; on peut même dire que lorsqu'elles se prolongent elles se terminent plutôt en comédie, surtout quand la curiosité publique s'en mêle. On se rappelle, en effet, cette maison hantée de la banlieue toulousaine où l'envoyé spécial d'un grand quotidien de Paris installa un microphone de façon à radiodiffuser pour ses lecteurs les bruits suspects qui se faisaient entendre. Dans le Quercy, outre les revenants à linceul, il est d'autres esprits surnaturels qui jadis affolaient les populations et qui ne seraient pas encore complètement disparus, puisque, pour les besoins de certaines causes plus mauvaises que bonnes, ils se



Un mauvais plaisant s'apprête à jouer au fantôme.

manifestent encore en faisant des farces aux humains. Qu'on l'appelle drac ou rapatou, c'est toujours du diable qu'il s'agit !

Tragi-comiques furent les incidents qui, voilà quelques temps, attirèrent l'attention sur la modeste habitation isolée au milieu des Causses où demeurait une famille de paysans composée d'une veuve, de sa fillette âgée de quatorze ans, du grand-père maternel de celle-ci et d'une octogénaire.

Que se manigançait-il exactement dans cette demeure ? La vieille octogénaire gérait-elle sa bru, qui aurait voulu se remarier et qui pour cela aurait pu désirer être maîtresse absolue dans la maison ? Ou bien la fillette précoce avait-elle besoin d'effrayer la veuve qui la gênait, pour s'en laisser conter par son cousin qui venait la voir assez souvent ? Toujours est-il qu'à partir d'une certaine époque, la grand'mère et le grand-père avaient semblé perdre la boule, tellement extravagantes paraissaient les histoires qu'ils racontaient aux villageois venant les voir de temps en temps. — Mon Dieu, Mon Dieu ! Que nous sommes malheureux ! ne cessait de se lamenter la grand'mère, déclarant que c'était Rapatou qui la persécutait.

A les en croire, elle et le vieux, si se passait des choses bien étranges dans la maison. Dans l'étable, le grand-père trouvait le matin les bœufs tout soignés, la paille fraîche dans les litières, de l'eau propre dans les bassines. Et personne n'était venu. C'était Rapatou ! Mais si par hasard le grand-père voulait faire bouillir de l'eau, il avait beau faire un feu d'enfer sous la marmite, au bout de deux heures l'eau était encore tiède. Encore Rapatou ! Tantôt, c'était le cochon qui avait disparu. Rapatou lui avait ouvert la porte, et il était parti dans les bois voisins, où on ne le retrouvait que trois ou quatre jours après. Comme elle était en train de traire la vache, l'octogénaire avait vu s'enfuir ses deux chaudrons, et comme elle criait, une pluie de pommes de terre s'était abattue sur elle ! Toujours Rapatou !

A force d'entendre leurs extraordinaires jérémiades, on commençait à croire que les deux vieux avaient l'esprit détraqué.

Ils racontaient en outre que, lorsqu'ils se mettaient à table, des poignées de grains tombaient dans leur soupe, et que d'autres fois la table se renversait.

Mais, jusque-là, personne autre qu'eux n'avait rien vu. Un jour que la servante du curé était venue la voir, la grand'mère lui montra sur le coin du buffet un panier vide.

Les truffes qu'il contenait avaient disparu, mais en suivant une trainée de mousse qui du buffet se prolongeait jusqu'au grenier, on y retrouva les noirs tubercules que Rapatou y avait transportés. Troublée,

(Suite page 14.)

HENRY GOSSIRA.

Au-dessous : une bicyclette avait filé toute seule jusqu'au milieu de la cour.



# LES MYSTÈRES DU

## CHEZ LES CAGOUULARDS

La presse américaine nous apprend qu'Edouard Young Clarke, pensionnaire de l'une des plus importantes maisons de santé new-yorkaise, vient, dans un accès de folie furieuse, d'assommer un de ses gardiens et de tenter de s'enfuir de la cellule où il était enfermé depuis huit mois.

La nouvelle m'est parvenue comme un projectile lancé avec une force de propulsion étonnante. Je ne suis pas facilement revenu de mon étonnement. Il est vrai que j'ignorais que l'étrange homme, aux yeux verts, à la carrure athlétique que j'avais, un soir de juin 1931, rencontré sur la terrasse du Chrysler Building de New-York, était gardé à vue dans un cabanon, comme un vulgaire paranoïaque.

Quelle misérable fin ? Ou bien quelle formidable machination ?

Edouard Young Clarke ? Il s'agit d'un des plus considérables personnages de l'Amérique. De l'Amérique que peu d'Européens connaissent. Autrement dit du Cyclope géant, ou encore de l'Invisible Empereur du Ku-Klux-Klan !

A l'époque où je lui fus présenté, Edouard Young Clarke venait d'avoir de retentissants démêlés avec la police fédérale. On lui reprochait, entre autre chose de moindre importance, le sac d'une imprimerie de Patterson et l'exécution d'une demi-douzaine de journalistes qui y travaillaient. Ceci pour la simple raison qu'ils étaient d'origine israéliite. On le voit, Hitler n'a rien innové.

L'affaire, on en eut la preuve, avait été froidement conçue, et ordonnée avec une audace sans pareille par le « Cyclope géant » lui-même.

La presse américaine, que de semblables procédés commençaient à indigner, s'émut et exigea des sanctions. Il se trouva un juge d'instruction assez soucieux de son devoir pour convoquer Clarke. Il mourut dans les quarante-huit heures, mystérieusement empoisonné. Un second fut ramassé, le crâne fracassé, dans Battery Park. Enfin, deux policiers qui avaient pris en filature le secrétaire particulier de l'« Invisible Empereur » furent précipités dans l'eau, du pont de Brooklyn.

Les autorités s'en tinrent là et le dossier

de Clarke fut classé jusqu'à meilleure occasion.

De tels faits sont à peu près inconcevables pour un Français. Ils laissent loin derrière eux tout ce que nous savons des exploits des bandits américains et des entreprises des gangsters les plus célèbres : les Al Capone, les Jack Diamond et les autres.

Songez que pour avoir cinq minutes de conversation avec le maître du Ku-Klux-Klan j'ai dû, chaudement recommandé, soumettre ma requête au directeur de son cabinet politique, puis à son « grand sorcier », personnage baroque mais considérable — au demeurant un riche banquier de Broadway — subir ensuite un interrogatoire serré de la part d'un concile formé par sept « chevaliers », remettre au « conservateur de la Croix de Feu » mes questions écrites, les discuter et me mettre d'accord avec lui sur le sens qu'il convenait de leur donner. Enfin, attendre une convocation... qui se fit espérer huit jours, durant lesquels on se renseigna sur ma personne.

Et encore, je n'avais pas touché le fond de mes épreuves.

Le 25 juin 1931, on m'assigna pour résidence le Carlton, en me priant de n'en sortir sous aucun prétexte. Le lendemain, à huit heures du soir, deux gentlemen correctement vêtus vinrent me chercher. Une voiture, précédée et suivie de deux autres, m'emporta avec furie à travers l'immense avenue de Broadway, longue de 38 kilomètres. Chemin faisant, je dus consentir à vider mes poches. On me retira jusqu'à mon stylo, mais, en échange, on me remit un vulgaire crayon. Devant le Chrysler Building qui, posé sur des porches d'acier gravé, s'élevait sur 307 mètres, mes gardes du corps m'invitèrent à les suivre. La cabine d'un canon à air comprimé nous transporta tous trois, à folle vitesse, jusqu'au dernier palier ; celui du 77<sup>e</sup> étage. Un « chevalier » m'attendait. Nouvelles recommandations. Second ascenseur qui escaladales quatorze derniers étages. J'avais toute la civilisation du nouveau monde sous les pieds...

L'entrevue fut décevante. Clarke m'apparut allongé sur un rocking-chair, entouré de cinq ou six « protecteurs ». Un mouchoir de soie blanche lui masquait toutes la partie inférieure du visage. Une casquette de yachtman était enfoncée jusque sur ses oreilles. On me permit seulement de l'approcher à trois pas de distance, debout. Un secrétaire répétait mes questions et ses réponses. Défense de s'adresser directement à l'« Invisible empereur ».

Au bout de cinq minutes, ledit secrétaire me signifia que c'était assez comme ça. Le « Cyclope géant » était fatigué. Par contre rien ne s'opposait à ce que je bavardasse plus longuement avec son « grand sorcier », lequel se ferait un plaisir de me recevoir en son bureau du 63<sup>e</sup> étage. Deux « chevaliers » s'offrirent à m'accompagner. Ce sont

Une cérémonie rituelle se déroule dans le mystère de la forêt, sous la protection d'une sentinelle.

de ces invitations qu'on n'a pas le droit de refuser.

C'est donc au 63<sup>e</sup> étage du Chrysler, dans un appartement où les reflets de l'électricité se miraient dans le poli des bronzes, le vernis des bois précieux et les teintes mates du caoutchouc-marbre que je fus, pour la première fois, initié aux effrayants mystères de la plus vaste association d'aventuriers que le monde ait jamais connu.

Les origines du Ku-Klux-Klan remontent à 1866. Ses fondateurs : quelques Anglo-saxons fanatiques. Leur but initial : Sauvegarder le prestige de la race blanche (article premier du pacte).

Ici, un mot d'explication.

Sur dix Américains, neuf vous diront : « un colored, ce n'est pas un homme ! » Etrange conception d'un peuple qui a érigé devant sa plus grande ville la statue de la Liberté ! Mais si on voulait examiner les choses à fond, on s'apercevrait bien vite que cette exaspération contre les nègres cache une grosse inquiétude. La tache de couleur gagne chaque année. Lentement, mais sûrement, les noirs conquièrent en U. S. A. le droit de cité. Le refoulement systématique, les déportations en masse, les exactions, les meurtres, le lynchage, le mépris n'y peuvent rien. Les 38 000 esclaves importés au xiii<sup>e</sup> siècle des plantations du Sud se sont acclimatés, ont fait souche. Ils sont treize millions aujourd'hui, vivant encore dans un demi-esclavage qu'entretennent d'injustes préjugés et de vieux usages.

La lutte est toujours aussi chaude. Avec la crise et le chômage, les noirs, qui travaillaient surtout dans les cotonnières de la Nouvelle-Orléans et les cultures du Texas, se sont rejoints sur Chicago, Boston, Portland, New-York. Ils se sont groupés dans des quartiers d'où leur présence a chassé les Américains. Ils ont réclamé leurs droits politiques et envahi, en dépit des barrières et des lois, des professions réservées jusqu'alors aux seuls blancs.

Dans un milieu où les préjugés de race se montraient aussi tyraniques et violents, le Ku-Klux-Klan, en déclarant audacieusement la guerre à tous les hommes de couleur et aux mépris, devait connaître une carrière aussi rapide que sanglante.

En 1880, il groupait déjà 500 000 adhérents ; en 1900, deux millions et demi ; en 1914, cinq millions. Dans chaque ville des Etats-Unis, il existe un siège de l'association, et à Forth-Worth, dans le Texas, un temple formidable a été bâti, dont les frais de construction se sont élevés à 300 000 dollars.

La section locale, ou klan (clan), est dirigée par un chef, ou « chevalier de première classe », auquel on doit obéissance absolue et qui porte un nom de guerre. Seuls quelques initiés savent son identité exacte. Et d'ailleurs tous les adhérents sont désignés soit par un chiffre, soit par un pseudonyme. La section, elle-même, répond à une appellation prise dans l'arsenal de la mythologie. Il y a les Furies, les Gorgones, les Guivres, les Dragons, les Centaures, les Hercules, les Harpies, les Minotaures, les Compagnons de Circé, etc.

A l'abri derrière leur anonymat, les Ku-Klux-Klanmen ne manquent jamais une occasion de frapper la crédulité du populaire au moyen de défilés pompeux où s'affirment leur force et leur nombre. Il n'en va pas toujours sans heurt, car leurs adversaires résistent. Il appartient alors à la police, qui le plus souvent ferme les yeux, de ramasser les morts et les blessés laissés sur le terrain.

Les années troubles qui suivirent la guerre furent exceptionnellement propices au développement du Ku-Klux-Klan.

C'est en 1919 qu'Edouard Young Clarke prit la direction de la secte, en collaboration avec son « grand sorcier » W. J. Simmons. Ce dernier, agitateur politique de talent, ayant amassé une coquette fortune en prêchant la croisade contre l'immigration et l'emploi de la main-d'œuvre étrangère, s'était, en outre, fait une spécialité de combattre en faveur de la prohibition de l'alcool. On disait bien de ce « sec » entre les secs qu'il protégeait en sous-mains les plus fameux bootleggers sur les opérations desquels il prélevait des dîmes impressionnantes, mais on sait que c'était la mœurs courantes avant l'avènement du président Roosevelt.

Sous la double impulsion d'Edouard

Young Clarke et de W. J. Simmons, le Ku-Klux-Klan monta au zénith de sa prospérité. Les ressources financières de la secte devinrent considérables : chaque membre versait 10 dollars au moment de son adhésion et 25 dollars par an à titre de cotisation. Après deux années de propagande acharnée, la secte groupa neuf millions de fidèles. Mais en même temps elle était devenue véritable pépinière de criminels. Tout ce que les grands centres comptaient en fait de gangsters et de bandits de tous poils était venu se mêler, dans le mystère des messes rituelles, aux éléments purement nationalistes qui en constituaient jadis le fond solide.

Les Etats-Unis vécurent alors une période terroriste dont la poursuite de l'idéal pan-américain, préconisé par les chefs de l'« Invisible Empire », servit de prétexte. Un haut fonctionnaire de la police fédérale m'affirma qu'on était absolument incapable de nombrer les crimes perpétrés par les cagouliers, entre 1919 et 1928, tant ils étaient nombreux : « Peut-être 10 ou 15 000 rien que pour l'Etat de New-York, me dit-il. »

Et comme je m'étonnais de l'absence surprenante d'une sérieuse répression :

« Que voulez-vous, les « capes blanches » se recrutent dans toutes les couches de la société. Elles sont légion. Les autorités sont impuissantes à s'opposer à leur activité criminelle, et ceci pour une raison qui vaut à elle seule toutes les autres : des centaines d'hommes politiques très influents font partie du Ku-Klux-Klan ou bien s'appuient sur lui dans nos quarante Etats. Lorsque nous arrêtons un cagoulier, le coroner ouvre une instruction judiciaire qui n'est jamais qu'un simulacre. Neuf fois sur dix, on conclut par un non-lieu. Ajoutons que la presse entretient autour de tous ces événements le silence le plus complet. Les autorités qui osent prendre des mesures énergiques reçoivent des lettres comminatoires qui ne manquent généralement pas d'être suivies par des actes. A vingt contre un, anonymes et prêts à tout, les membres de l'association conduisent de véritables raids dits « punitifs ». Alors, nous capitulons. Pour l'instant, il n'y a rien d'autre à faire de mieux... »

Le même soir où ce fonctionnaire me tenait ce langage pessimiste je lisais dans le New-York Herald qu'après une enquête qui dura huit ans, la cour de justice de Chicago venait d'accorder un non-lieu à une quinzaine d'Américains compromis dans une affaire qui, à l'époque, fit un bruit considérable.

Un jour, un jeune nègre de dix-sept ans, Eugène Williams, s'était, en se baignant, laissé entraîner par le courant jusqu'à la plage réservée aux blancs. Indigné, de courageux citoyens se hâtèrent de faire passer de vie à trépas l'imprudent nageur. Mais le Ku-Klux-Klan ne voulut pas s'en tenir à ce crime qui, en somme, s'était perpétré à son insu. Réunis en messe rituelle, les cagouliers décidèrent un vaste autodafé de colored. Pendant soixante-seize heures, sans que la police intervint, la ville nègre, dite la « Petite Afrique », fut littéralement mise à sac et

Le salut du chevalier devant la Croix de feu.



# KU-KLUX-KLAN



Ci-contre : C'est au 33<sup>e</sup> étage du Chrysler Building que je fus initié aux égarants mystères du Ku-Klux-Klan.

livrée aux flammes purificatrices. Tout ce que Chicago compte de mauvais garçons prêta la main aux tortionnaires. Les malheureux qui essayaient de s'enfuir étaient fauchés par les balles de fusils mitrailleurs. Puis, l'incendie s'étant éteint, on entassa les morts en pile. Il y en avait une soixantaine. Neuf cents blessés furent envoyés à l'hôpital. C'est à la demande d'une organisation juive et des catholiques qu'une information fut ouverte contre les véritables responsables, connus de tous. Il ne se trouva pas un juge pour oser les condamner ! Capitulation, en effet, il n'y a pas d'autre mot...

Les nègres n'ont pas été seuls à supporter les coups de l'« Invisible Empire » du Ku-Klux-Klan. Clarke et Simmons ne tardèrent pas à lancer leurs bandes contre les juifs, ainsi que contre ceux des Américains coupables, à leurs yeux, de libéralisme : socialistes, catholiques, radicaux de gauche, voire tout simplement anti-prohibitionnistes.

Haines de races, rivalités politiques ou religieuses, attentats basement crapuleux aussi ; on s'adonne au meurtre, en série, avec une sorte de plaisir sadique.

Tout attentat est précédé d'une messe rituelle. Vêtus d'une longue robe blanche serrée à la taille par un cordon ; les épaules recouvertes d'une cape également blanche, descendant jusqu'à la ceinture ; coiffés d'une cagoule haute et pointue, percée de deux trous à l'endroit des yeux ; chaussés de souliers vernis et portant les initiales du clan sur la poitrine, les Ku-Klux-Klanmen se réunissent la nuit en Conclave, dans un parc, une plaine, un bois ou, de préférence, sur quelque colline escarpée. Les adhérents font le cercle autour du comité directeur du clan, lequel est composé du « cyclope », ou chef ; du « sorcier » et du « premier chevalier ». Le « cyclope » est seul autorisé à se draper dans une cape noire. Le « sorcier » porte à bout de bras une croix — l'emblème de l'association — sur laquelle flamboie une matière résineuse ; enfin au « premier chevalier » est confiée la garde du drapeau américain que les cagouleurs viennent tour à tour embrasser — en ayant soin de se baisser pour qu'on ne voie point les traits de leur visage — en témoignage de fidélité à la patrie. En même temps, ils murmurent rapidement le credo du Ku-Klux-Klan : *Je ne dois obéissance à aucune puissance étrangère : ni roi, ni pape, ni empereur. Je n'ai confiance que dans les lois justes et j'obéis à l'« Invisible Empereur ». Je suis citoyen américain et estime, de ce fait, que mes droits doivent primer ceux des étrangers que je m'engage à combattre. Ainsi soit-il !*

Après quoi, le « cyclope » donne communication des ordres reçus de haut lieu. Il s'agit presque toujours de quelque pogrom de juifs, de l'attaque nocturne d'une maison abritant des nègres ou encore de l'enlèvement d'adversaires politiques qu'on entrainera en des endroits déserts pour se livrer sur eux aux actes de cruauté les plus raffinés.

Rien ne résiste aux fureurs des Ku-Klux-Klanmen. On a vu, en plein jour, leurs troupes de choc, assoiffées de vengeance, enfoncer les portes des prisons, culbuter les gardiens, s'emparer d'un noir vaguement accusé d'une quelconque galanterie à l'égard d'une blanche et livrer leur victime, enduite de goudron, aux flammes d'un bûcher. Cela se produit presque toutes les semaines. D'autres fois, de véritables expéditions armées cernent des quartiers juifs, pillent les magasins, arrosent les logements de pétrole, mettent le feu et s'opposent par la force à l'intervention de la police et des pompiers. Cette haine morbide, inexplicable, est savamment entretenue dans les masses populaires — proies faciles pour le mysticisme le plus absurde — au moyen d'une propagande parlée et écrite de tous les instants. *Quand les cagouleurs se sont attaqués à quelqu'un, écrivait un journaliste américain, ils sont comme les vautours sur une charogne : ils ne laissent rien.*

Toutefois, les ennemis du Ku-Klux-Klan

et toutes ses victimes promises à la pendaison, au lynchage et à la mort par le feu ne capitulèrent pas. Les attaques directes de Clarke et de Simmons contre les juifs et les libéraux finirent par évanouir, en différents Etats, l'opinion publique. D'autre part, les vols et les pillages répétés dont se rendaient coupables les « capes blanches », nettement influencées par les gangsters, détachèrent petit à petit du « cyclope géant » et de son « grand sorcier » une bonne partie des éléments moins corrompus.

En 1928, Edouard Young Clarke ordonna à tous les membres de son association de voter en bloc pour M. Hoover, candidat à la Maison-Blanche. Son ordre fut suivi, mais non compris. N'oublions pas que M. Hoover est catholique et que les Ku-Klux-Klanmen n'admettent que la religion évangélique. Faute grave, s'il en fut. Les démissions affluèrent par milliers le lendemain du scrutin. Les mécontents accusèrent Clarke de s'être laissé acheter. Les socialistes en profitèrent pour frapper un grand coup. Déjà ils avaient fait sauter, quelques mois auparavant, le fameux temple de Forth-Worth. Un jour, cinq d'entre eux réussirent à placer une lourde charge de dynamite dans un souterrain où ils avaient creusé sous la maison de campagne de l'« Invisible Empereur », à Long-Island. Les murs s'écroulèrent, ensevelissant sous leurs décombres la garde particulière de Clarke, nombreuse d'une vingtaine de « chevaliers ». Mais, par une chance inespérée, le « cyclope géant » se tira d'affaire sans une égratignure.

N'empêche que cet exploit eut le don de ranimer les énergies vacillantes. Il était désormais prouvé que les cagouleurs n'étaient pas invincibles. Juifs, socialistes, radicaux, noirs, catholiques, tous sans distinction de parti ni de races, s'unirent, formèrent des comités de défense qui entreprirent d'opposer aux Ku-Klux-Klanmen un front uni et de répondre par une propagande libérale à leur appel à la haine et à la violence. Ils trouvèrent dans le chef de l'opposition, Mr. Roosevelt, un allié intelligent.

En janvier dernier, malgré l'appui du Ku-Klux-Klan, dont les effectifs étaient baissés à six millions d'adhérents, l'ancien président Hoover a été battu. Ne nous hâtons pas cependant de conclure que la terrible secte est sur la voie de son déclin.

Edouard Young Clarke peut être profondément affecté par l'insuccès de sa campagne, à moins que Mr. Roosevelt, à l'instar de Mussolini, qui, après un procès monstrueux, extermina la mafia sicilienne qui terrorisait depuis des années le Sud de l'Italie, ait trouvé ce moyen astucieux de se débarrasser d'un redoutable criminel, s'est vu passer la camisole de force. Il est donc mis aujourd'hui hors d'état de commander les innombrables aventuriers dont il s'était fait le chef.

Reste le « grand sorcier », W. J. Simmons, tortionnaire de nègres et de juifs ; restent aussi les milliers de « clans » et les six millions de cagouleurs. Resté surtout le fâcheux état d'esprit que le Ku-Klux-Klan continue à répandre dans les masses américaines avec une puissance de moyens et une audace qui ne se démentent pas.

Selon des informations de sources sûres, il appert que W. J. Simmons travaille actuellement à réorganiser la base « idéologique » de son association. Il est impossible, après tout, qu'il soit satisfait de l'internement de Clarke. A lui, et à lui seul, incombe désormais la tâche de gouverner l'« Invisible Empire ».

Je tiens de bonne part qu'Hitler, à Berlin, se préoccupe beaucoup de la situation faite à l'étranger aux israélites qu'il a chassés du troisième Reich. Non content de persécuter les juifs au point de leur rendre la vie intenable en Allemagne, le Führer a entrepris de les pourchasser de sa haine jusque dans les pays qui les ont accueillis. Veut-il donc reprendre à son compte certains des procédés russes qu'illustrèrent maintes exécutions surnoises et plusieurs enlèvements célèbres ? On pourrait le croire. N'est-il pas vrai du moins qu'à Paris fonctionne présentement une manière de police hitlérienne occulte, dont la principale mission consiste à recueillir les plaintes des réfugiés, à surveiller de près leur activité, à susciter au besoin chez eux la délation, bref à espionner les moindres actes de leur vie de pauvres déracinés pour, dans le cas où leur orthodoxie ne concorde pas avec les désirs de leurs bourreaux, provoquer de faciles représailles sur ceux de leurs parents ou de leurs amis demeurés en Allemagne.

Or, le mouvement de protestation contre la vague antisémite hitlérienne, qui prend de jour en jour plus d'ampleur, n'a pas été sans retenir l'attention du Führer. Les persécutions que le gouvernement allemand a déclenchées, et qu'il encourage de toutes ses forces, a eu des conséquences que Berlin n'avait certes pas prévues : contre l'Allemagne raciste, elles ont dressé le monde civilisé. Et puis, si Hitler entendait, conformément à son programme : *dépouiller les juifs de leur qualité de citoyens égaux en droits à tous les autres et les considérer comme une minorité vivant en Allemagne*, il ne se doutait peut-être pas que l'effet de ses violences aurait des répercussions identiques à toutes celles qu'eurent, dans l'histoire, tous les mouvements de ce genre. Comme les juifs portugais du XVI<sup>e</sup> siècle, comme les protestants français du XVII<sup>e</sup>, les juifs allemands du XX<sup>e</sup> ont entrepris de porter hors du pays où ils ne se sentent plus en sécurité leur intelligence des affaires, leurs capitaux,

(Suite page 14.)

MAURICE LAPORTE.

Ci-dessous : Le « Grand Sorcier » W. J. Simmons baisant les plis du drapeau américain en signe de fidélité patriotique.



# Le Patron du

# "Pont-Vert"



Sans attendre ma réponse, il détacha un chèque qu'il libella et signa rapidement.

## II

### Folle enchère.

Menu délicat, vins généreux, le tout assaisonné d'anecdotes de chasses fantastiques dans les Cordillères, tel fut ce déjeuner intime.

Maintenant nous en étions au café, mon hôte m'avait offert un cigare d'un pied de long, c'est alors qu'il se décide enfin à continuer l'histoire de sa vie.

Deux ans passèrent sans incident notable, les rentrées étaient bonnes et j'avais acquis du métier. Sur les instances de ma régulière, la belle Hélène, une femme d'attaque et capable de me seconder intelligemment, j'achetai la « Maison dorée » à Mendoza.

C'était une petite boîte tranquille, à la clientèle triée derrière le volet (c'est le cas de le dire). Le gouverneur de la province Washington L. c. n. s et ses amis devinrent des assidus de mes salons. Il était beau, Washington. Une épaisse chevelure noire rejetée en arrière, un masque énergique et cependant d'une douceur infinie. Chic, racé, il ajoutait à ces dons naturels une simplicité rare et une libéralité sans égale.

Il aimait les plaisirs faciles... Aussi je lui réservais un cabinet particulier et ne lui présentais jamais que des poupées de première qualité. Cependant, je remarquai bientôt qu'Hélène, ma belle Hélène, avait fait impression sur le gouverneur. Depuis quelque temps, celui-ci multipliait ses visites et toujours c'étaient des fleurs, des flacons de parfum, des boîtes de chocolat...

Ma régulière s'en amusa tout d'abord, mais bientôt elle se piquait au jeu. Le gouverneur était non seulement un homme puissant et riche, mais encore joli garçon, tout jeune et beau parleur. Je laissai faire, croyant à un béguin ; ce fut plus grave hélas ! un soir Hélène ne rentra pas.

Pour moi, c'était la catastrophe. Engager la lutte ? Folie ! L. c. n. s. était le maître incontesté de la province. Disparaître ? A bien réfléchir, c'était l'unique solution.

Déjà, je prenais mes dispositions et écrivais à un ami sûr pour le charger de défendre mes intérêts quand j'aperçus soudain une luxueuse automobile qui venait de s'arrêter devant la maison close.

C'était la voiture du gouverneur. Trop tard ! pensai-je.

En me rapprochant de la fenêtre, je constatai toutefois qu'il n'y avait personne à l'intérieur. Seul, le chauffeur qui sonnait bientôt et me tendait une lettre. Très ému, je brisai les cachets de cire qui scellaient l'enveloppe et avidement je lus :

Baptiste,

J'ai besoin de te voir. Deux hommes comme nous sont faits pour s'entendre. Monte dans ma voiture, le chauffeur a des ordres. Je t'attends.

WASHINGTON.

Dans ma pauvre tête endolorie, les pensées les plus folles s'entre-choquaient en un combat lamentable. Le gouverneur était-il sincère ?... N'était-ce pas plutôt un piège ? Un piège grossier qu'il me tendait ?

Je liquidai l'unique femme qui me restait et m'embarquai pour Bordeaux.

Je glissai prudemment un revolver dans la poche de mon manteau.

L'automobile roulait maintenant dans les faubourgs de la ville.

Où me conduisez-vous ? demandai-je au conducteur.

Mais celui-ci, stylé, répondit simplement :

Où vous attend le gouverneur.

Je n'insistai pas. J'étais moins rassuré.

La campagne. La voiture glissait rapide et silencieuse. Au dehors, les vignes interminables dansaient une ronde infernale. Je fermai les yeux, je ne pensais même plus.

Bientôt l'automobile ralentit, tourna une rue, franchit la grille d'un parc, s'arrêta enfin devant une somptueuse villa. Une soubrette m'introduisit dans une espèce de petit boudoir meublé à l'orientale. Un divan bas, quelques vases précieux, des volumes rares sans doute, de lilliputiennes peintures...

Une portière se souleva. L. c. n. s apparut. Il était encore en robe de chambre, mais rasé, pompadé, poudré de frais. Il s'avança la main largement tendue :

Bonjour, Baptiste.

Bonjour, monsieur le Gouverneur.

Il n'y a pas de gouverneur en ce moment, mais seulement deux hommes qui vont causer, si tu le veux bien. Assieds-toi !

L. c. n. s avait dit ces paroles en français. C'est qu'il possédait merveilleusement notre langue, ayant complété ses études à la Faculté de droit à Paris.

D'abord, que je te rassure, continuait-il, Hélène est ici. Tu t'en doutais ?

J'esquissai un geste qui valait toute une réponse. Il poursuivit :

Tu sais également qu'elle est ma maîtresse ?

Oui.

Mais ce que tu ignores, c'est que je l'aime et... qu'elle m'aime. C'est te dire que je la veux pour moi seul désormais.

Je me contentai de froncer le sourcil. Mon émoi n'échappa pas au gouverneur.

Oh ! rassure-toi, fit-il, je ne suis pas un voleur de femmes.

Il se leva pour appeler Hélène. La jeune femme apparut drapée d'un lourd peignoir de soie mauve. Alors, le gouverneur, d'une voix grave, presque solennelle, commença :

Hélène, j'ai fait venir Baptiste, comme je te l'avais promis. Durant dix longues années, tu fus sa femme, sa « régulière » comme vous dites si bien. Tu es maintenant ma maîtresse... Il faut choisir aujourd'hui, c'est bien ton tour. Ou lui ? Ou moi ?... L'un et l'autre avons décidé de respecter ta décision.

Hélène, troublée, s'avança :

Baptiste, me dit-elle très doucement, il ne faut pas m'en vouloir. N'oublie pas que je t'ai donné sans marchander les plus belles années de ma jeunesse, que j'ai tenu loyalement « mon poste d'honneur », et qu'ainsi j'ai été un peu l'artisan de ta fortune. Sans doute, j'ai eu tort de partir hier comme une fille qui « se fait la belle ». Je suis pourtant une femme « à mentalité », mais c'a été plus fort que moi. J'aime maintenant, comprends-tu, Baptiste ?... Et je suis si heureuse !

Elle s'était précipitée dans les bras du gouverneur.

Baptiste avait fermé les yeux. Il dit, lentement :

La mort a passé plus d'une fois sur la tête du ruffian que je suis ; un souteneur ne m'a jamais intimidé, et pourtant je n'ai jamais été aussi ému qu'à cette minute inoubliable...

Je fis un effort et murmurai : « Alors, il faut rester, Hélène... »

Merci, fit-elle, je ne t'oublierai jamais.

Déjà elle avait disparu, et moi je demeurais hébété, stupide, tournant et retournant mon chapeau dans mes doigts tremblants.

Le gouverneur, qui s'était rapproché, posa ses deux mains fines sur mes épaules :

Baptiste, je t'ai dit tout à l'heure que je n'étais pas un voleur de femmes, que je sais donc que je te cause un préjudice sérieux en gardant Hélène près de moi, et je vais te prouver que je sais aussi l'apprécier à sa juste valeur. Hélène dirigeait ta maison, Hélène était ta femme, je te l'achète !

J'étais sidéré.

Vous me l'achetez ? balbutiai-je.

C'est régulier, je pense...

Et, ce disant, il me tendait un chèque que j'enfouis dans ma poche sans bien comprendre.

Dehors, je déplaçai le papier et je lus :

Payez à l'ordre de Baptiste Carengo la somme de cent mille pesos.

— Combien ? m'écriai-je.  
— Cent mille pesos, reprit Baptiste.  
Et il précisa, non sans orgueil :  
— Au cours du jour d'alors, un million de francs, la plus forte enchère qu'une femme ait jamais atteinte en Argentine...

### Un ruffian à Monte-Carlo.

Oui, j'étais riche.

Et il ajouta d'une voix plus sombre :

Et j'étais jeune !

D'un trait, il avala son verre de cania, puis il reprit son cigare, qu'il mâchonna un moment. Alors, il dressa la tête et s'exclama :

Comme c'est loin déjà, et pourtant comme c'est près toujours !...

Je n'étais plus à Monte-Carlo le trafiquant de Buenos-Ayres, le patron de maison close, l'homme que la vente d'une femme avait enrichi, j'étais M. Carengo, le riche importateur. Ma balafre, elle-même n'était plus la marque indélébile laissée sur ma joue par la lame du Catalan Ferrer, elle s'était muée subitement en une aristocratique estafilade reçue certain jour dans un duel régulier. Bref, je m'étais mêlé à la société huppée, à tout le gratin de la côte, je fréquentais des millionnaires comme moi, je tapais sur l'épaule du comte Vincente del Podgio, vieille noblesse italienne, et sur le nombril du marquis Fernand d'Alaricas qui, par sa femme, née de Tolède, s'apparentait avec les Bourbons d'Espagne.

D'ailleurs, mon nom fut bientôt sur toutes les lèvres, je venais d'enlever le premier prix au tir aux pigeons de Monte-Carlo.

Le Grand Baptiste s'était levé. D'un des nombreux rateliers fixés aux murs, il décrocha une arme qu'il me présenta.

Tenez, fit-il, voici un fusil qui date de cette époque heureuse. Et il a une histoire ce fusil...

Figurez-vous que le comte de Mombelli, qui s'était adjugé le second prix au concours, vexé d'être battu, me lança un défi. Je relevai le gant aussitôt. Le tournoi organisé était original ; nous devions tirer chacun cinquante pigeons, et sans arrêt, deux boîtes s'ouvrant consécutivement à une seconde d'intervalle. Serait déclaré vainqueur celui qui aurait fait tomber dans le cercle imparti le plus de volatiles.

A tout seigneur, tout honneur. Le comte commença. C'était un excellent tireur, mais il était nerveux, quarante-deux pièces pourtant tombèrent sur le gazon. C'était un joli tableau, n'est-ce pas ?...

J'avais la certitude de faire mieux encore. Vous pensez bien que l'homme qui, en pleine rue, gêné par la foule des passants, à plus de vingt mètres de distance et au revolver, a descendu le Catalan Ferrer ne pouvait que se rire d'une difficulté qui consistait à abattre une bestiole avec un fusil de chasse.

D'enfilade, et sans qu'un seul ne s'échappât, je fis dégringoler dans le cercle magique quarante-deux pigeons. J'étais à égalité avec le comte et il me restait huit pièces à tirer.

Mon rival était devenu blême. Sa figure suait l'angoisse. Sa réputation, que dis-je ? son honneur était en jeu. Déjà des bravos éclatants saluaient ma victoire...

Alors, je me montrai beau joueur. Avec la même virtuosité, la même désinvolture que j'avais abattu mes quarante-deux premiers pigeons, je manquai les huit derniers...

Match nul, déclara l'arbitre en souriant.

Et dans la foule, c'étaient des ah !... des oh ! et quelques cris aussi, si ma mémoire est fidèle. « Chiqué ! chiqué ! »

Tout le monde avait compris, même le comte.

Cependant, celui-ci me sut gré de l'avoir ménagé. Il me convia à déjeuner dans une superbe villa qu'il possédait à Beaulieu et me fit présent de ce fusil.

Le Grand Baptiste me tendit l'arme et s'extasia :

C'est une merveille de précision, une pièce rare, fabrication anglaise... un vrai bijou.

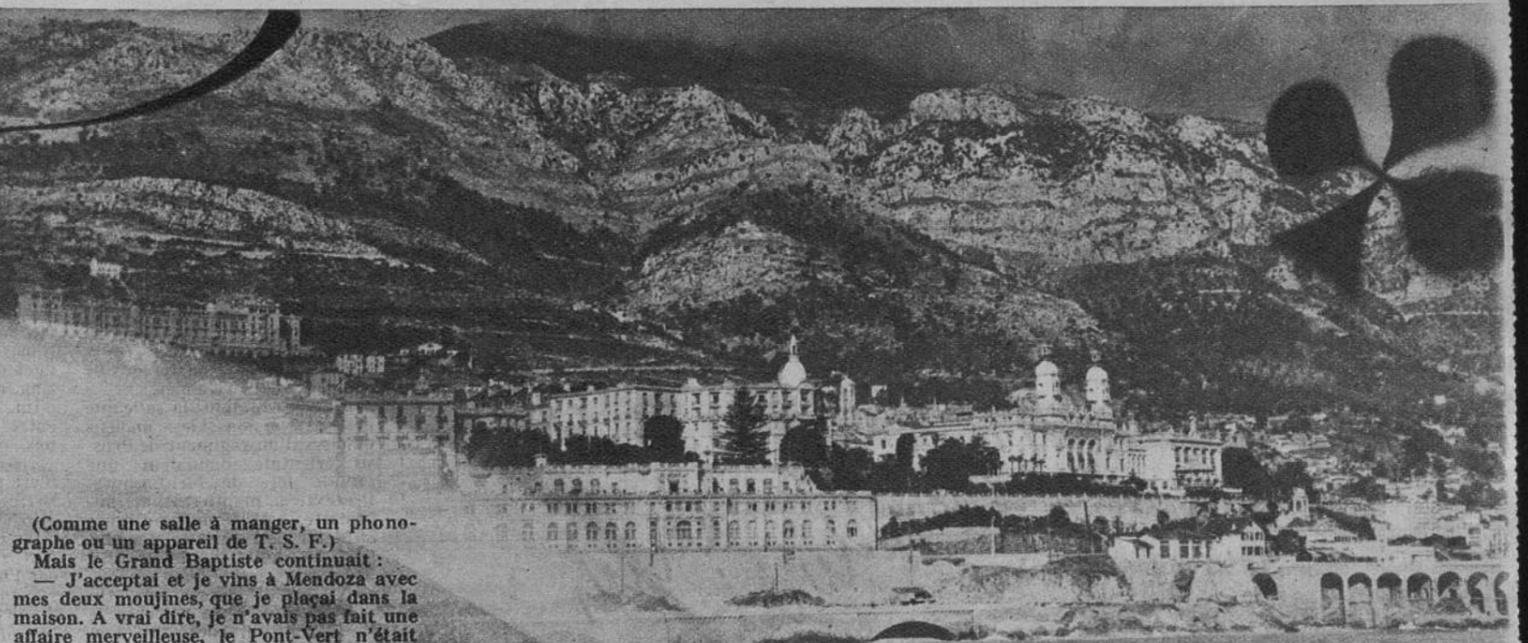
Je pris en mains l'objet précieux et l'admirai comme il convenait. Malheureusement, n'étant pas chasseur, je ne pus qu'imparfaitement exprimer un enthousiasme que j'eusse voulu sincère. Deux choses pourtant me frappèrent : sur la crosse en bois ciselé, les deux initiales de mon hôte en lettres d'or énormes B. C. et plus loin, sur le pommeau, gravée dans la masse, cette inscription : « Made for Baptiste Carengo ».

Alors, le patron du Pont-Vert reprit son fusil. Un moment, il le contempla avec amour, puis il alla le replacer au ratelier à la place d'honneur.

Hé oui ! fit-il en regagnant son fauteuil, c'était la bonne vie !... Cannes !... Nice !... Monte-Carlo... Les soupers fins, les parties plus fines encore, les promenades

en voi  
la gan  
« Ri  
assez  
Et j'ai  
« Ou  
Bap  
—  
me fa  
s'est é  
conten  
compl  
fine,  
conqu  
l'hérit  
l'ai pu  
moi l  
drait  
« R  
les pl  
arriv  
—  
Le  
yeux  
—  
que l  
lion,  
fanta  
surto  
« O  
« J  
histo  
mette  
Une  
matin  
Carlo  
ni à  
pas t  
provi  
« S  
ma r  
perdu  
Le  
résign  
—  
dans  
grand  
Ce  
Bapti  
de sa  
Il  
de m  
avala  
lavé.  
pour  
—  
Mo  
cendi  
—  
prit-l  
illim  
« O  
squam  
ment  
dans  
parto  
trouv  
remo  
fut p  
écou  
bien  
« L  
ciném  
poir  
main  
avec  
bon  
instit  
qui,  
avait  
toma  
reuse  
« A  
un pe  
avaie  
« A  
main  
se re  
« S  
reste,  
« C  
« L  
trouv  
n'éta  
sans  
une  
de la  
m'av  
veau,  
chem  
« U  
« L  
ficiles  
traîne  
il fal  
Gares  
millio  
Vert,  
la Gi  
temp  
mois.

...iste.  
 ...million  
 ...efemme  
 ...rio.  
 ...sombre :  
 ...e cania,  
 ...achonna  
 ...tête et  
 ...ourtant  
 ...afiquant  
 ...maison  
 ...e femme  
 ...le riche  
 ...e n'était  
 ...sur ma  
 ...rer, elle  
 ...ristocra-  
 ...dans un  
 ...élé à la  
 ...la côte,  
 ...comme  
 ...nte Vin-  
 ...alienne,  
 ...Fernand  
 ...Tolède,  
 ...spagne.  
 ...ntôt sur  
 ...lever le  
 ...Monte-  
 ...D'un des  
 ...murs, il  
 ...enta.  
 ...qui date  
 ...histoire  
 ...ombelli,  
 ...au con-  
 ...un défi.  
 ...rnoi or-  
 ...ns tirer  
 ...s arrêt,  
 ...ment à  
 ...déclaré  
 ...er dans  
 ...eur. Le  
 ...cellent  
 ...arante-  
 ...sur le  
 ...n'est-ce  
 ...eux en-  
 ...qui, en  
 ...assants,  
 ...e et au  
 ...Ferrer  
 ...ult qui  
 ...avec un  
 ...s'échap-  
 ...magique  
 ...égalité  
 ...pièces à  
 ...me. Sa  
 ...on, que  
 ...déjà des  
 ...ctoire...  
 ...ur. Avec  
 ...volture  
 ...te-deux  
 ...uit der-  
 ...ntre en  
 ...s ah !...  
 ...ma mé-  
 ...é ! »  
 ...même  
 ...gré de  
 ...éjeuner  
 ...édait à  
 ...fusil.  
 ...arme et  
 ...écision,  
 ...ise... un  
 ...ieux et  
 ...heureu-  
 ...ne pus  
 ...enthou-  
 ...Deux  
 ...sur la  
 ...tales de  
 ...B. C. et  
 ...dans la  
 ...or Bap-  
 ...prit son  
 ...la avec  
 ...ratelier  
 ...son fau-  
 ...annes l...  
 ...ers fins,  
 ...menades



en voiture, les théâtres, les casinos... toute la gamme des plaisirs !  
 « Rien n'était trop beau, rien n'était assez cher, j'étais riche !... Et j'étais aimé ! Et j'aimais !  
 « Oui, j'aimais...  
 Baptiste balaya l'air de ses grands bras.  
 — Glissons, glissons... murmura-t-il. S'il me fallait vous dire comment mon cœur s'est éveillé à l'amour, s'il me fallait vous conter comment j'ai connu celle qui accomplit ce beau miracle, cette femme si fine, si blonde, si belle, comment je l'ai conquise, comment elle s'est donnée, elle l'héritière d'un grand nom, et comment je l'ai prise, moi le ruffian, moi le souteneur, moi l'ancien patron de lupanar, il me faudrait vous garder trop longtemps.  
 « Retenez seulement que j'ai vécu alors les plus belles heures de mon existence, et arrivons tout de suite à la catastrophe.  
 — La catastrophe ?  
 Le Grand Baptiste leva les bras et les yeux au plafond.  
 — La descente fut aussi vertigineuse que l'ascension avait été brutale. Un million, quand on ne l'a pas, ça paraît énorme, fantastique, ça n'est rien. A Monte-Carlo surtout.  
 « Or, je suis joueur...  
 « Je ne vous donnerai pas de détails, mon histoire est celle de tous les insensés qui mettent les pieds dans le temple fatal. Une certaine nuit, vers deux heures du matin, j'étais ruiné. Le casino de Monte-Carlo avait hérité, sans droits au notaire ni à l'Etat, du million remis, il n'y avait pas trois mois, par le gouverneur de la province de Mendoza.  
 « Sur les tapis de la roulette, j'avais joué ma régulière, la Belle Hélène, et je l'avais perdue.  
 Le patron du Pont-Vert fit un geste de résignation et, philosophe, décréta :  
 — Que voulez-vous, tout se compense dans la vie... Et la mienne fut un perpétuel grand écart !  
 Ce fut toute l'oraison funèbre du Grand Baptiste sur la perte de son million... et de sa femme.  
 Il empoigna la bouteille de cania et, de nouveau, remplit les verres. Alors, il avala une rasade et continua :  
 — J'étais donc ruiné, saigné à blanc, lavé... Tout était à refaire. Je pris le train pour Paris et me mis aussitôt en campagne.  
**Patron du « Pont-Vert ».**  
 Mon hôte, de son doigt bagué, cassa la cendre de son cigare.  
 — La capitale, mon cher monsieur, repart-il, offre toujours un champ d'action illimité aux trafiquants.  
 « On me vit alors me promener dans les squares, entrer dans les bureaux de placement, rôder autour des gares, me faufiler dans les asiles, errer près des usines, bref partout où il y a de la misère. Il me fallait trouver une fille à vau l'eau que je puisse remonter, reconstituer un capital... Ce ne fut pas long, huit jours ne s'étaient pas écoulés que j'en avais deux sur les bras, bien décidées à faire le voyage.  
 « La première était une figurante de cinéma, qui avait fini par renoncer à l'espoir de devenir une vedette et prétendait maintenant faire une fortune régulière avec du vrai travail, celui qui rapporte de bons pesos. L'autre était une ancienne institutrice, au tempérament de flamme, qui, après avoir séduit le père de son élève, avait fait les cent dix-neuf coups et, l'estomac creux, la poche vide, fut bien heureuse finalement de me rencontrer.  
 « Avec cela deux beaux brins de filles, un peu trop maigres, il est vrai ! Mais elles avaient tant jégné, les pauvres !  
 « Après quelques jours, quelques semaines au plus d'un bon traitement, cela se remplumait vite, une femme !  
 « Seulement, pour cela comme pour le reste, il fallait de l'argent...  
 « Or, l'argent...  
 « La question se posait maintenant de trouver les fonds pour la remonte. Je n'étais plus un apprenti et je savais que, sans un gousset bien garni, c'était courir une aventure. Un ami, J. l. b. rt, patron de la plus belle maison de la capitale, m'avança la somme nécessaire et, de nouveau, avec mes deux collis, je repris le chemin de Buenos-Ayres...  
 « Une fois encore, j'étais sauvé.  
 « Les débuts pourtant s'avèrent difficiles. Mes deux mômes manquaient d'entraînement. L'une d'elles tomba malade, il fallut l'opérer. C'est alors que Marcel Gareccio, un des ténors de la traite, riche à millions, me proposa la direction du Pont-Vert, dont il était le co-propriétaire avec la Gigolette.  
 — Je te vends ma part, me dit-il, et à l'empérement, tu me paieras tous les trois mois.

(Comme une salle à manger, un phonographe ou un appareil de T. S. F.)  
 Mais le Grand Baptiste continuait :  
 — J'acceptai et je vins à Mendoza avec mes deux moujines, que je plaçai dans la maison. A vrai dire, je n'avais pas fait une affaire merveilleuse, le Pont-Vert n'était guère qu'une boîte de femmes affranchies, une « milongue » (1), et la Gigolette, qui présidait à ses destinées, malgré des qualités incontestables, n'était pas de taille à lutter avec ses rivaux, et en particulier avec l'un d'eux qui dirige actuellement une maison rue de Provence, à Paris, j'ai nommé Tintin le Parisien.  
 « Celui-ci, pour des raisons un peu longues à vous expliquer, avait tout simplement juré de couler le Pont-Vert.  
 Le Grand Baptiste secoua la tête et insinua :  
 — Dans notre commerce, voyez-vous, c'est un peu comme dans tous les autres, la concurrence déchaîne la haine. Tintin voulait rester le maître à Mendoza et, pour ce faire, il n'hésitait pas à recourir à des procédés aussi lâches qu'irréguliers. C'est ainsi qu'il payait des « malheureux » pour tapisser de clous et de tessons de bouteilles les rues à l'entour du Pont-Vert, à seule fin que les clients dégoûtés de crever leurs pneus abandonnent la maison et fréquentent la sienne ; c'est ainsi encore qu'il faisait couper par de jeunes voyous la canalisation d'eau aux heures d'affluence et de grand travail, si bien que les femmes, pour leur toilette, étaient obligées d'utiliser l'eau de seltz des siphons... que sais-je encore ?  
 « Voilà, mon bon monsieur, l'état d'esprit qui régnait à Mendoza lors de mon arrivée.  
 « Aussi ce ne fut pas long, je pris le taureau par les cornes, comme on dit, et j'imposai mes directives.  
 « J'eus d'abord un entretien sérieux avec la Gigolette.  
 « — A partir d'aujourd'hui, lui dis-je, le Pont-Vert cesse d'être une boîte de milongines et devient maison régulière. En conséquence, je ne veux plus voir ici que des femmes sous puissance d'homme.  
 Et Baptiste me confia :  
 — Il faut qu'une femme soit dirigée, qu'elle ait un maître. sans ça, c'est la pagaille !... C'était donc un premier point d'acquis, et qui avait son importance...  
 « J'allai ensuite faire une petite visite de courtoisie à mon ami Tintin.  
 « Je fus bref :  
 — Je viens de prendre la direction du Pont-Vert, lui dis-je, alors il serait bon, je pense, que finissent certaines plaisanteries de mauvais goût que tu dois connaître...  
 « Point ne fut besoin d'insister, il avait compris.  
 « Dès lors, tout rentra dans l'ordre et je n'eus plus à m'occuper que de menus détails : assurer un peu plus de confort, faire des embellissements, des riens. La maison était remontée, l'argent rentrait.  
 Le Grand Baptiste esquissa un sourire innocent.  
 — Malheureusement, confessa-t-il, je suis un grand enfant. Si les femmes ont besoin, pour marcher droit, d'être menées quelquefois à la cravache, je reconnais volontiers qu'il me faudrait aussi, de temps

*Je n'étais plus à Monte-Carlo le trafiquant de Buenos-Ayres... j'étais M. Carengo, le riche importateur.*

en temps, une bonne martingale pour m'empêcher de faire des bêtises. J'ai deux grands défauts : je dépense sans compter, et surtout je suis joueur.  
 « Or, Mendoza, comme Monte-Carlo, a son casino et ses tables de roulette, alors...  
 « Alors, de nouveau, j'ai joué et j'ai perdu. Conséquence, je n'ai plus payé les redevances que je m'étais engagé de verser trimestriellement. Au début, certes, j'ai bien obtenu quelques délais, mais un vilain jour, Marcel Gareccio s'est fâché, il a exigé tous les termes en retard ; j'étais coincé, il me fallait partir, laisser la place à un autre, quitter cette maison qui était un peu mon œuvre...  
 « Le dîner fut triste à la private, ce soir-là.  
 « Mes amis, dis-je aux hommes à la fin du repas, quand demain le coq chantera le lever du jour, je ne serai plus le patron du Pont-Vert.  
 « Ce fut une consternation générale, car j'ai toujours su non seulement me faire respecter, mais encore aimer de tous mes pensionnaires.  
 « Après les effusions d'usage en pareille circonstance, serremments de mains, « tapes » amicales sur l'épaule, je gagnai ma chambre et préparai mes malles...  
 L'ancien millionnaire, une fois de plus ruiné, faisait son baluchon.  
 (A suivre.)

CLAUDE VINCELLE.

*Sur les tapis de la roulette, j'avais joué ma régulière, la belle Hélène, et je l'avais perdue.*

*L'ancien millionnaire, une fois de plus ruiné, faisait son baluchon.*

(1) On appelle « milongue », en Argentine, une maison de femmes non soutenues.

An die Dame

Blond in blauem Sie sehen mich heute Nacht  
Kleid in des Bar  
Tisch Nr. 27a Hotel des Amoureux  
Alben: Tisch Nr 16

FEMINA  
DAS BALLHAUS BERLINS  
ROHRPOST  
(Postillon d'Amour)

En quelques secondes, le message arrive à la personne.

VIII

LA CAVE DES HOMOSEXUELS

J'AVAIS rendez-vous, ce soir-là, au café Schilling, Kurfürstendamm, avec Rudolf Schweitzer et deux amis. Nous devions visiter rapidement, en automobile, quelques lieux typiques de la nuit berlinoise. La tournée des grands-ducs, pour ainsi dire...

Nous partîmes. Il était onze heures. Laisant derrière nous le Kurfürstendamm et ses féériques enseignes lumineuses, nous frayant à grands coups de klaxon un passage parmi la foule grouillante aux traversées de carrefours, nous franchîmes les places Wittenberg et Nollendorf. Nous parcourûmes à une allure record la Yorkstrasse, sombre et déserte, pour nous lancer sur l'asphalte d'une voie plus peuplée et mieux éclairée, la Gneisenaustrasse, et aboutir enfin, près d'un port du canal Landwehr, à une petite rue étroite, qui s'appelle la Johanniterstrasse.

Nous stoppâmes et entrâmes dans une taverne où l'on accédait en descendant des marches.

— Où sommes-nous ? demandai-je.  
— Dans une cave homosexuelle, répondit Schweitzer, le Johanniter-Keller.

Deux salles exigües, en sous-sol. Dans la première, un billard. Dans la seconde, un peu plus vaste, des jeunes hommes, de condition modeste, vêtus en ouvriers, dansaient entre eux au son d'un accordéon.

Nous nous assîmes et commandâmes de la bière. L'orchestre cessa. Les danseurs gagnèrent leurs places. C'étaient des garçons de seize à vingt ans, imberbes, mais tellement efféminés.

— Vous êtes sûr, m'étonnai-je, que ce sont des homosexuels ?

— Parbleu ! riposta Rudolf, et des professionnels, par surcroît. Regardez-les. Ils attendent le client. Malheureusement, ce soir, il n'y en a pas un seul. Il est vrai qu'il n'est pas tard, ils peuvent encore venir.

Assis tout autour de la salle, ces jeunes éphèbes étaient silencieux. Ils ne bavaraient point et me faisaient songer à ces pensionnaires de maison close qui, les jours creux, attendent mélancoliquement la venue improbable du client. Le spectacle était pitoyable et j'éprouvais à le contempler une indicible commisération.

Ce sont des chômeurs, me confia Schweitzer, de pauvres bougres qui cherchent, en exploitant la perversion des autres, à gagner quelque argent. Mais le métier est dur, parce que trop encombré...

Ils nous regardaient dans notre direction, poussant de pâles sourires, dans l'espoir, sans doute, que nous étions des clients éventuels. Mais après un second morceau d'accordéon et une nouvelle danse entre ces adolescents tristes et taciturnes, nous nous stoppâmes de la cave homosexuelle. Alors, nous contemplèrent avec amertume ce départ décevant...

LE BAR DES PROSTITUÉS BARBUS

Nous fîmes ensuite une courte apparition

En contre : Au café du Zoo.

à la Neue Welt (1), sur la Hasenheide, près du champ de tir. C'est un immense établissement dont les vastes salles se louent à la journée. C'est à la Neue Welt que les sociétés de l'Unterwelt organisent leurs fameux réveillons de Noël. Des réunions politiques s'y donnent également. Le surlendemain de notre visite, hitlériens et communistes s'y égorgèrent, au cours d'une bagarre monstre qui fit plus de trente victimes.

Ce soir-là, dans la salle que nous traversions, les anciens officiers d'un régiment de Prusse orientale donnaient une grande fête de bienfaisance. Prétexte à manifestation militariste. Musique militaire et défilé de drapeaux. La plupart des invités avaient revêtu leurs uniformes d'avant guerre, constellés de décorations. On se serait cru à un bal chez le général de division, au bon vieux temps où l'armée allemande était la première du monde.

Nous fîmes le tour de la salle. Mes compagnons, adversaires résolus du régime actuel, s'indignaient, mais pouffaient à chaque pas, trouvant la scène du plus haut comique. Un caricaturiste aurait pu, évidemment, prendre là des croquis excessivement cocasses.

Nous sortîmes. Au contrôle, de graves messieurs en uniformes se précipitèrent :

- Vous oubliez vos contremarques, messieurs ?
- Inutile.
- Mais vous serez obligés de payer à nouveau pour rentrer...
- Rassurez-vous, nous ne reviendrons pas.

Les messieurs en uniformes nous considérèrent avec stupeur, ne comprenant pas pourquoi nous avions payé quatre marks, sans compter les frais de vestiaire, pour passer cinq minutes à peine au milieu des ex-officiers du 53<sup>e</sup> régiment de cavalerie prussienne...

Nous remontâmes en voiture et franchîmes la Sprée pour stopper aussitôt dans une toute petite rue, la Grünstrasse. Mes compagnons m'entraînèrent dans un grand bar peuplé d'une foule de personnes appartenant exclusivement au sexe fort.

Nous étions dans la fameuse Schnurrbart-Diele, ou taverne des prostitués barbus. Une des curiosités de Berlin. Dans cet établissement où la gent féminine n'a pas accès, on rencontre des hommes barbus et moustachus, âgés de quarante à soixante ans, qui se livrent à la prostitution... masculine ! Le clou de la dépravation germanique. Il faut le voir pour le croire. Des barbes de toutes formes et de toutes dimensions, de la petite moustache fine et le bouc discret à la grande barbe carrée et aux longues moustaches en pointe telles que les affectionnait Guillaume II. Des barbes brunes, des barbes blondes, des barbes rousses, des barbes grises, des barbes blanches... Un véritable musée du poil facial...

J'étais suffoqué. Je n'avais jamais vu pareille réunion de messieurs barbus et moustachus. Mais mon étonnement fut porté à son comble en apercevant soudain, accoudé au comptoir, un colosse d'une quarantaine d'années, vêtu d'une robe féminine extrêmement décolletée, et le menton orné d'un barbe rousse magistrale et vénérable...

Je n'étais pas en présence de la célèbre femme à barbe, mais d'un homosexuel professionnel buvant un digestif avec deux admirateurs sexagénaires...

J'allais de surprise en surprise, au grand amusement de mes cicerones. Nous nous installâmes au fond de la salle et je pus observer d'un œil hébété les clients de ce bar extravagant. Ils étaient en nombre. Deux cents environ. La plupart, je le répète, étaient barbus. Ceux qui ne l'étaient pas étaient les amateurs...

L'orchestre entama une valse. Alors, prodige, ces vieillards libidineux se levèrent, gagnèrent la piste cirée disposée au milieu du bar et, formant des couples indescritibles, se mirent à valser...

Je croyais rêver... Pourtant, j'étais bien éveillé... Lecteurs incrédules qui doutez de l'authenticité de mon récit, si par hasard vous passez un jour à Berlin, ne manquez pas d'aller un soir à la Schnurrbart-Diele, pour contrôler ces faits inimaginables. C'est dans la Grünstrasse, au Spittelmarkt. D'ailleurs, le premier policier venu saura vous indiquer l'endroit, universellement connu dans la capitale allemande.

Tandis que les danseurs se trémoussaient sur la piste, la porte du bar s'ouvrit brusquement. Un homme entra

et donna un vigoureux coup de sifflet. L'orchestre s'arrêta immédiatement et les vieillards, interrompant leurs exercices chorégraphiques, regagnèrent précipitamment leurs tables.

J'étais médusé. Mes compagnons ne l'étaient pas moins que moi. Ils appelèrent le garçon et lui demandèrent des explications.

— Ce coup de sifflet, répondit-il, signalait la présence de schupos dans les environs. Nous avons un employé qui fait le guet dehors. Vous savez bien que M. Goering, ministre de l'Intérieur prussien, vient d'interdire par décret les danses publiques entre gens de même sexe. Alors, n'est-ce pas, nous prenons nos précautions...

La Schnurrbart-Diele de la Grünstrasse n'est pas le seul établissement du genre à Berlin. Il en existe un autre dans l'Alex-Viertel, en pleins bas-fonds, Gormannstrasse. On l'appelle également la Schnurrbart-Diele. Mais il est fréquenté par la pègre, car l'homosexualité a aussi ses parias...

Non loin de la Gormannstrasse, on trouve d'ailleurs une réplique à cette taverne des Strichjungen barbus : le bar des prostitués imberbes, Lothringerstrasse, où les habitués, là, sont de jeunes éphèbes de dix-sept à vingt ans, au menton rasé de frais.

Il en faut bien pour tous les goûts, n'est-il pas vrai ?

MADemoiselle VOO-DOO

Notre tournée des grands-ducs, cette nuit-là, se termina par une dégustation de cocktails dans une taverne de la Skalitzerstrasse, le Voo-Doo's Bar.

Encore un établissement d'invertis ! Décidément, ils sont légion. Celui-là est aménagé en guinguette pour marins en bordée. Les murs, décorés de fresques maritimes, évoquent les ports nordiques. Kiel, Bremerhaven, Stralsund, Dantzig... Des matelots en tricot rayé servent les consommations. Un accordéon gémit des airs nostalgiques. Le public est assez élégant. L'élément mâle domine. Deux ou trois hitlériens en uniforme. Quelques femmes, pourtant. Mais ce sont peut-être des travestis.

Le bar est tenu par M<sup>lle</sup> Voo-Doo, propriétaire de l'établissement. C'est une grande femme assez belle, au visage abondamment fardé, sourcils noirs, lèvres rouges... Elle est très décolletée dans le dos, mais pas du tout sur la poitrine... Elle parle d'une grosse voix éraillée...

Elle s'approche de moi et me passe son bras autour du cou.

— Tu es Français, toi ? me dit-elle dans notre langue. J'aime beaucoup la France. Je l'ai habitée... Tu sais, ne crois pas que je sois une femme. Je suis un homme...

Au Johanniter-Keller, de jeunes hommes dansent entre eux au son de l'accordéon.



Berlin  
Babylon

(1) Nouveau monde.

dis que l'accordéon attaque les premières notes de *Das ist die Liebe der Matrosen*... Dehors, un mendiant famélique s'approche : — Ayez pitié d'un chômeur, messieurs, achetez-moi des allumettes... Il est deux heures trente du matin...

#### L'AMOUR AU TÉLÉPHONE

Le *Resi* est un établissement de plaisir très en vogue. Bien qu'il se soit installé dans la Blumenstrasse, rue des bas-fonds, à proximité de l'Alexanderplatz, c'est une boîte de grand luxe. On s'étonne de la trouver en pareil lieu. Sa façade illuminée, son portier au bel uniforme charmaré d'or, l'élégance de ses visiteurs contrastent singulièrement avec la pauvreté des maisons voisines, les boutiques délabrées, les gargotes et les filles misérables en faction aux carrefours.

J'ai passé une heure au *Resi*, un soir, en compagnie de Rudolf Schweitzer. L'établissement est vaste. Plusieurs salles. Un sous-sol, une terrasse, un bar, un buffet, un carrousel, un stand de tir...

Dans la salle principale, autour d'une grande piste cirée rectangulaire, une infinité de petites tables séparées. Sur chaque table, un appareil téléphonique, un tube expéditeur et une corbeille réceptrice de correspondance pneumatique. Le téléphone permet d'entrer en communication avec n'importe quelle autre table de la salle, tout en gardant le plus strict incognito. Ainsi, vous pouvez déclarer votre flamme, par téléphone, à une jolie personne assise à l'autre bout du dancing sans que cette personne puisse savoir qui lui parle. Toutes les tables sont numérotées de façon très apparente par des chiffres lumineux. Il suffit de former automatiquement le nombre voulu pour obtenir aussitôt la communication.

Par la poste pneumatique, vous pouvez recevoir ou expédier des billets doux. Vous avez à votre disposition pour l'envoi des messages de petites boîtes cylindriques à l'intérieur desquelles on introduit la lettre. On colle une petite étiquette sur le couvercle, on y inscrit le numéro de la table de destination, on ouvre le tube d'expédition, on y met la boîte, on referme et, en quelques secondes, votre message parvient à la personne intéressée. La petite boîte tombe discrètement dans une corbeille placée sur la table. Le destinataire n'a plus qu'à l'ouvrir, lire et répondre...

Si vous êtes généreux, vous pouvez même offrir de menus cadeaux, par ce même moyen, à de belles inconnues. Sur chaque table, une liste de *Rohrpostwaren* ou articles pour poste pneumatique vous offre un choix varié de flacons de liqueur, parfums, bonbons, chocolat, cigarettes, petits objets... Chaque article est catalogué sous un numéro avec le prix en regard...

Voulez-vous, par exemple, offrir un paquet de dix cigarettes Muratti de luxe à la gentille demoiselle assise à la table 58 ? Vous remplissez un bon de commande, sur lequel vous inscrivez d'abord le numéro de la bénéficiaire, c'est-à-dire 58, puis le numéro du catalogue correspondant aux cigarettes Muratti, soit 78. Vous collez ce bon de commande sur une boîte, à l'intérieur de laquelle vous déposez le montant de l'achat, 1 mark 20. Vous expédiez le tout à l'adresse du central. Moins d'une minute après, la demoiselle du 58 a la bonne surprise de recevoir dans sa corbeille une boîte contenant un paquet de jolies cigarettes...

Nous nous assimes, Rudolf et moi, à la table n° 27. Nous n'avions pas même eu le temps de commander une consommation que déjà une petite boîte tombait dans notre corbeille.

— Du courrier, dit Schweitzer en souriant.

Il ouvrit la boîte. Elle contenait un pneumatique ainsi adressé : *An die 2 junge interessante Herren, Tisch Nr. 27 (Aux deux jeunes intéressants messieurs, table n° 27).*

Le message était libellé de la façon suivante :

*Ihr 2 junge Freunde, ich habe für Euch was übrig. Für eine Nacht.*

REGINA.

Traduction : « A vous, mes deux jeunes amis, j'ai quelque chose de reste pour vous. Pour une nuit. Regina. »

C'était une proposition directe... Nous ne répondîmes pas à Regina...

Sur le conseil du garçon, nous changeâmes de place et passâmes à la table 29, plus proche de la piste.

— Vous serez mieux là pour voir.

— Mais, dis-je, c'est déjà occupé. Il y a un sac de dame sur la table...

— Cela ne fait rien. Au contraire... riposta le garçon.

Une lettre, oubliée là, traînait sur la nappe. Elle était adressée à *Fraülein, Tisch Nr. 29 (Mademoiselle, Table 29)*. Nous la lûmes sans scrupules. Voici son contenu :

« Mademoiselle, je vous aime. Cette lettre est destinée à la dame au corsage blanc. Veuillez, s'il vous plaît, descendre au sous-sol dans cinq minutes. »

Mais un signal rouge s'alluma au tableau téléphonique. On nous demanda à l'appareil. Je décrochai. Une voix féminine, aux tendres intonations, murmure au bout du fil :

— Allo, méchant... Vous n'avez pas répondu à Regina ? Décidez-vous... Je puis vous contenter tous les deux, vous et

Sur chaque table, un appareil téléphonique.



Par la poste pneumatique, vous pouvez expédier ou recevoir des billets doux.

votre camarade, après trois heures... Trente marks la nuit complète, plus vingt marks de chambre... Je suis blonde, jeune et jolie... Venez me voir au sous-sol... Ou bien je puis aller à votre table...

— Inutile, réponds-je gravement, nous sommes homosexuels...

Et je raccroche en riant...

La prostitution téléphonique et pneumatique est encore une spécialité berlinoise... Le *Resi* n'est d'ailleurs pas le seul établissement ayant adopté ce système. On trouve également des appareils téléphoniques sur les tables du *Femina*, Nürnbergerstrasse, du *Weisses Rössl*, Köpenickerstrasse, et de l'*Englischer-Hof*, Alexanderstrasse.

La propriétaire du sac de dame, qui était allée probablement faire un petit tour, revient s'asseoir à sa place, à notre table. C'est une blonde jeune fille, un peu maigre mais jolie. Elle nous salue gentiment et engage la conversation sans autre préambule.

Mais Schweitzer, tout de suite, lui fait franchement comprendre qu'elle n'a rien à espérer de nous.

— Vraiment ? Alors, vous permettez ?

Elle tourne un petit commutateur, à côté de l'appareil téléphonique. Au tableau, un signal jaune s'allume : *Tänzer erwünscht* (On désire un danseur). On peut aussi allumer deux autres signaux, l'un vert : *Tänzerin erwünscht* (On désire une danseuse), l'autre rouge : *Störung verbeten* (On désire la tranquillité). Ce qui est une façon élégante de dire à ses voisins et voisines :

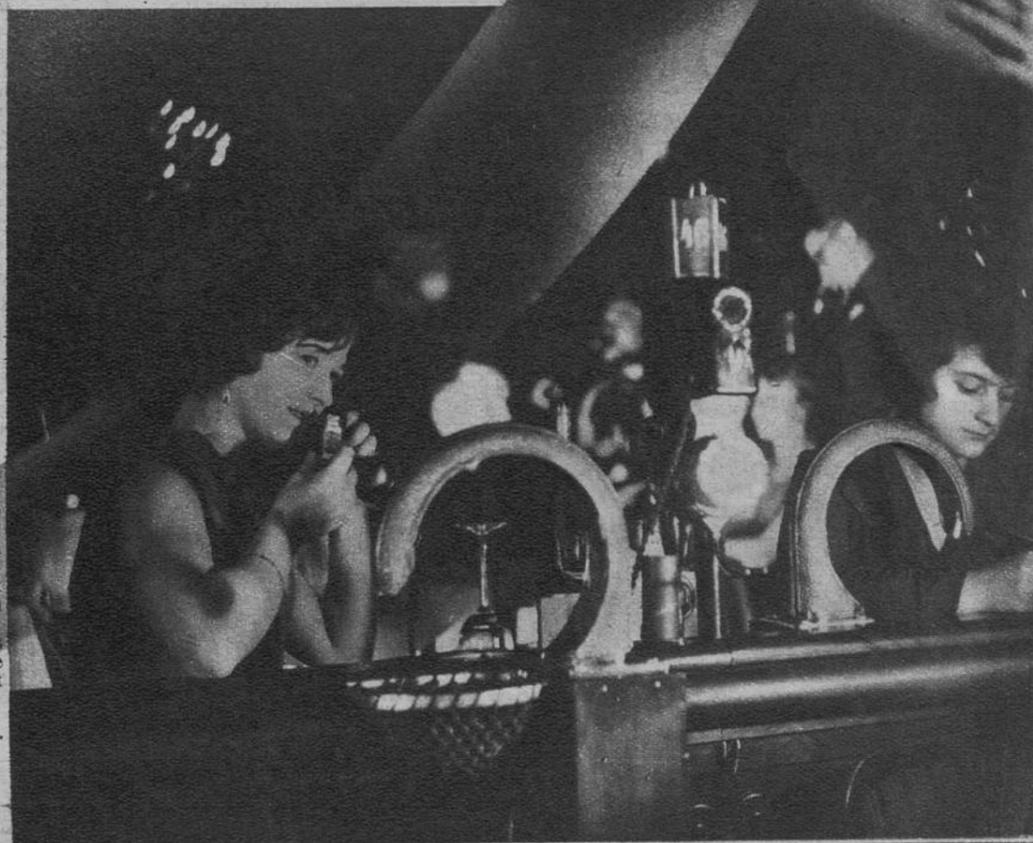
— Fichez-nous la paix !

Le *Resi* est véritablement un établissement bien moderne...

(A suivre.)

ROGER SALARDENNE.

Un colosse barbu... qui n'est pas une femme à barbe.



*Modernes*  
*moderne*  
 La chose aurait pu me surprendre au début de ce reportage. A présent, elle ne m'étonne pas du tout. Je commence à être blasé.  
 — On m'appelle M<sup>lle</sup> Voo-Doo, poursuit le travesti. Voilà vingt ans que je suis habillé en femme. Je vais toujours ainsi, même dans la rue... Il n'y a qu'une seule circonstance où je suis obligé de revêtir des effets masculins. C'est en voyage, quand je passe une frontière... A cause du passeport...  
 Voo-Doo rit de toutes ses dents. Puis il ajoute :  
 — Et tu sais, je brode, je tricote, je couds... Je fais de la dentelle, comme une vraie femme... D'ailleurs, je puis faire tout ce que peuvent faire les femmes...  
 Et Voo-Doo, en prononçant cette dernière phrase, sourit malicieusement...  
 Ayant vidé nos verres, nous sortons, tan-



André Guibal, le meurtrier.

**MOULINS**

(De notre envoyé spécial.)

BONJOUR, monsieur Guibal.  
— Bonjour, madame.  
— On est encore venu vous demander, hier. Un monsieur. Il a dit qu'il repasserait aujourd'hui.  
— Vous a-t-il donné son nom ?  
La concierge hésita un instant.  
— Attendez, finit-elle par dire, je crois que oui, mais je n'en suis pas certaine. En tout cas, il n'avait pas l'air content.  
— Je reviendrai demain, me dit-il, j'espère que M. Guibal sera là.  
M. Guibal haussa les épaules et déclara :  
— Eh bien, il fera une visite inutile, parce que nous partons, ma femme, mon fils et moi, tout à l'heure, nous nous rendons en province à l'enterrement d'un parent.  
— Vous serez longtemps absent ?  
— Plusieurs jours, assurément.  
— Alors, au revoir, monsieur Guibal.  
M. Guibal, un marchand de fonds, de quarante-trois ans, habitait depuis longtemps boulevard Blanqui. Dans l'immeuble où il s'était installé, avec sa femme, née Suzanne Grognet, quarante ans, et son fils Roger qui venait à peine d'atteindre sa dix-huitième année, M. Guibal jouissait d'une excellente réputation.  
— C'est un brave homme, et fidèle il disait-on de lui dans le quartier.  
Sa concierge, M<sup>me</sup> Beaumont, était tout à fait de cet avis et elle avait simplement



Madeleine Solon, dernière victime de l'assassin.



La femme et le fils d'André Guibal.

# Guibal, "monstre conscient"

mis sur le compte de la crise les visites trop nombreuses faites depuis un certain temps à M. Guibal par des gens qui, à n'en pas douter, étaient des créanciers.

Et il s'agissait vraisemblablement encore d'un créancier ce jour-là, lorsque M<sup>me</sup> Beaumont parlait de « l'homme qui était venu la veille et qui n'avait pas l'air content ».

Ce jour-là était le 2 août, dans la matinée.

Au revoir, madame Beaumont.  
Au revoir, monsieur Guibal.  
M. Guibal, d'un pas tranquille, s'en alla vers sa destinée...

Le double crime fut découvert cinq jours plus tard.

Depuis l'avant-veille, une horrible odeur de décomposition régnait dans l'escalier.

— Dites donc, madame Beaumont, avait dit une des locataires, vous ne sentez rien ?

— Si, ma foi ; c'est même plutôt désagréable.

— On dirait que ça vient de chez les Guibal. Ils sont donc absents qu'on ne les voit plus ?

— Justement. Ils sont partis aux obsèques d'un parent de province. M. Guibal m'a prévenue qu'ils ne rentreraient pas avant quelques jours et m'a chargée de dire la même chose au boulanger et au laitier. Depuis, je...

— Peut-être ont-ils laissé de la viande qui est en train de s'avaler, émit le voisin.

Mais la concierge ne s'était pas interrompue pour permettre à son locataire de formuler une hypothèse.

Epouvantée par l'idée qui, brusquement, venait de lui traverser l'esprit, elle restait immobile, les yeux fixes, cherchant de toutes ses forces à se persuader qu'elle se trompait, que ce ne pouvait être cela.

— M. Guibal m'a prévenue...

M. Guibal, oui. Mais les autres, sa femme et son fils, qu'elle n'avait pas entendus descendre l'escalier, qu'elle n'avait pas vus sortir ?

Et qui, surtout, contrairement à leurs habitudes, ne lui avaient pas dit au revoir. — Il y a quelque chose de pas naturel, là-dedans !

C'était la conclusion logique, inévitable. Il fallait pourtant se décider.

Une heure plus tard, M. Barnabé, l'habile commissaire de police, prévenu par M<sup>me</sup> Beaumont, était là. Et cinq minutes après il savait quelle terrible tragédie s'était déroulée peu de jours auparavant, dans ce coquet immeuble à l'aspect si paisible.

L'odeur nauséabonde provenait bien de l'appartement occupé par M. André Guibal et sa famille.

Dans la salle à manger, devant le meuble de T. S. F. le cadavre de la femme était étendu, en tenue légère, à demi recouvert par un oreiller et des couvertures maculées de sang. A côté, un balai mécanique dont la victime devait se servir au moment où elle avait été frappée.

Son fils, mort, gisait sur les dalles de la cuisine. Il était vêtu d'un pyjama et faisait sans doute ses ablutions lorsque le criminel l'avait tué.

Car aucun doute n'était possible : il s'agissait bien d'un double assassinat. La même arme avait servi pour la mère et le fils, abattus tous deux à coups de revolver. Presque toutes les blessures étaient mortelles : l'ouvrage avait été bien fait.

Pendant que le magistrat faisait ces constatations, la concierge et quelques voisines, sur le seuil de la porte, défilaient.

— C'est épouvantable !

— Où donc est M. Guibal ?

Personne ne se demandait si ce dernier lui aussi n'avait pas été victime du ou des assassins. On se doutait déjà qu'il n'était pas étranger au drame et que son départ, le matin du 2 août, ressemblait beaucoup à une fuite.

Et puis il n'y avait pas de désordre dans

l'appartement. On ne pouvait même pas envisager un crime crapuleux.

— C'est lui qui a fait le coup, dit soudain quelqu'un.

Nul ne protesta.

Siavy.

Guibal.

Je me souviendrai toujours du macabre tableau qui s'offrit à moi, par une belle matinée ensoleillée de l'été 1931. Le jeune fils de Siavy, le fourreur de la rue des Petits-Champs, gisait étranglé dans un champ, près de Mantes. Ses yeux grands ouverts, ses mains minuscules crispées dans un geste d'ultime défense...

Ensuite c'était le cadavre de la mère qu'on découvrait, au cours d'une perquisition, dans l'appartement occupé par les Siavy. La malheureuse avait été tuée à coups de pilon. Et le fourreur assassin s'était enfui en emmenant son fils aîné, un gosse de dix ans. On l'arrêta quatre jours plus tard, à Bressuire.

— Je voulais, expliqua-t-il, exterminer toute ma famille et me tuer ensuite. J'ai d'abord exécuté ma femme, puis mon plus jeune enfant. Après, je n'ai pas eu le courage !

Siavy.

Guibal.

Le premier, reconnu fou par les médecins chargés de l'examiner, est enfermé dans un asile.

L'autre, lui aussi, voulait se tuer. Du moins il le prétendit dans les nombreuses lettres que, depuis le crime, différentes personnes reçurent de lui.

Au fait, l'enquête fut menée rudement, sous la direction de M. Guillaume, commissaire divisionnaire à la police judiciaire. Tout d'abord, on mit à jour la véritable personnalité d'André Guibal.

Celui qui jouissait d'une si bonne réputation menait une vie double. Celui qui avait fait donner à son fils unique une instruction soignée et qui paraissait adorer sa femme menait une double existence. Il dépensait beaucoup d'argent, avait des maîtresses et, très touché par la crise, s'était, ces derniers mois, trouvé dans l'obligation d'avoir recourus à des emprunts : 32 000 d'un côté, 50 000 de l'autre. Enfin 20 000 à un camarade...

La majeure partie de son argent passait à l'entretien de sa maîtresse en titre, une fausse blonde de vingt-sept ans, Madeleine Solon, ancienne danseuse de music-hall, qui habitait dans une chambre coquette, 12, avenue Sœur-Rosalie.

C'est là que M. Guillaume, en perquisitionnant, trouva une carte-lettre adressée à M<sup>me</sup> Solon. Il l'ouvrit et eut un moment d'étonnement : la missive était pour lui :

Monsieur le commissaire,

Je tiens à certifier que Madeleine Solon n'est pour rien dans tout le drame. C'est une victime, elle ignore tout.

GUIBAL.

« Madeleine » avait elle aussi quitté son domicile le 2 août au matin, vers 8 h. 30. Elle annonça ce jour-là au patron de l'hôtel qu'elle partait pour quelques jours, régla la note, entassa ses bagages dans un taxi et s'en alla, en laissant cependant quelques robes dans sa chambre.

— Porte d'Orléans, avait-elle dit au chauffeur.

A partir de ce moment, on ne savait pas ce qu'elle était devenue.

On plutot on ne l'apprit que le lendemain. M. Guillaume ne tarda pas en effet à apprendre que, le 2 août toujours, mais un peu plus tard dans la matinée, M<sup>me</sup> Solon s'était fait conduire à Neuilly dans un garage spécialisé et que, là, elle avait demandé les renseignements nécessaires à la location d'une voiture. Et une heure après, accompagnée de Guibal, elle prenait possession de l'automobile après avoir versé 3 190 francs ; 2 000 francs pour la garantie et 1 190 francs représentant huit jours de location.

Bien entendu, une semaine plus tard, la voiture n'était pas rentrée.

Mais un fait pouvait paraître étrange aux enquêteurs : pourquoi Guibal avait-il loué une voiture alors qu'il en possédait deux ?

Il y avait d'ailleurs, dans cette tragique histoire, tant de points difficiles à éclaircir : pourquoi le marchand de fonds avait-il tué sa femme et son fils ? Le mobile n'apparaissait pas. Comment se faisait-il qu'aucun voisin n'ait entendu les coups de revolver ? La maîtresse était-elle complice ?

Les lettres envoyées par l'assassin donnaient peu d'éclaircissements.

Car il y en avait des lettres, ainsi que nous le disions plus haut, il y en avait !

Le belle-mère de Guibal, la brave femme qui l'avait élevé, en reçut une datée de Marseille ainsi rédigée :

Excusez-moi du déshonneur que je viens de causer. Je suis à bout et je vais me suicider.

GUIBAL.

Puis, le lendemain, nouvelle missive à la même personne, lui demandant pardon

d'attrister ses vieux jours. Une autre encore à un ami.

Toute cette prose vient de Marseille. Guibal et sa maîtresse y sont-ils ? On fouille les hôtels. La Sûreté arrête un couple suspect, l'interroge pendant toute une journée et, finalement, doit le relâcher : il s'agit d'un commerçant parisien dont on interromp ainsi l'agréable voyage.

On cherche, on cherche...

L'assassin et Madeleine Solon étaient pourtant bien passés dans le chef-lieu des Bouches-du-Rhône. Ils y étaient même restés deux jours.

Le second acte du drame se joue à Moulins.

Dans la soirée du mercredi qui suivit la découverte du double crime, boulevard Blanqui, une voiture s'arrêta devant un grand hôtel de la ville. Un homme et une femme en descendirent, qui demandèrent une chambre et l'occupèrent immédiatement, après avoir garé leur automobile.

Je suis fatigué, déclara le nouvel arrivant au portier, si vous le voulez bien, je remplirai ma fiche demain.

Le lendemain, à huit heures du soir, le couple n'était pas encore descendu et le directeur de l'hôtel lui-même, très inquiet, frappait à la porte de la chambre. Comme rien ne répondait à ses appels, il avertit la gendarmerie.

Le brigadier constata aussitôt que la voiture remisée au garage portait le numéro matricule signalé par la police judiciaire : c'était la voiture de Guibal.

— Pas à hésiter, décida-t-il. Malgré l'heure tardive, un serrurier ouvrit la porte.

Affreux, me raconta le directeur, c'était affreux. La jeune femme gisait tout habillée devant le canapé. Elle portait une robe grise et un chapeau de même couleur. Ce n'étaient pas les vêtements qu'elle avait la veille. Nous nous sommes précipités : la malheureuse portait à la base du nez une blessure qui avait produit peu de sang. La mort avait dû être instantanée.

L'homme, lui, se trouvait sur le lit taché de sang. Il respirait péniblement. Le Dr Jouannin le fit immédiatement transporter à l'hôpital, où on réussit à extraire la balle qu'il s'était tirée en plein front. Malgré les soins à lui prodigués, Guibal est mort dans la nuit qui suivit son transfert à l'hôpital.

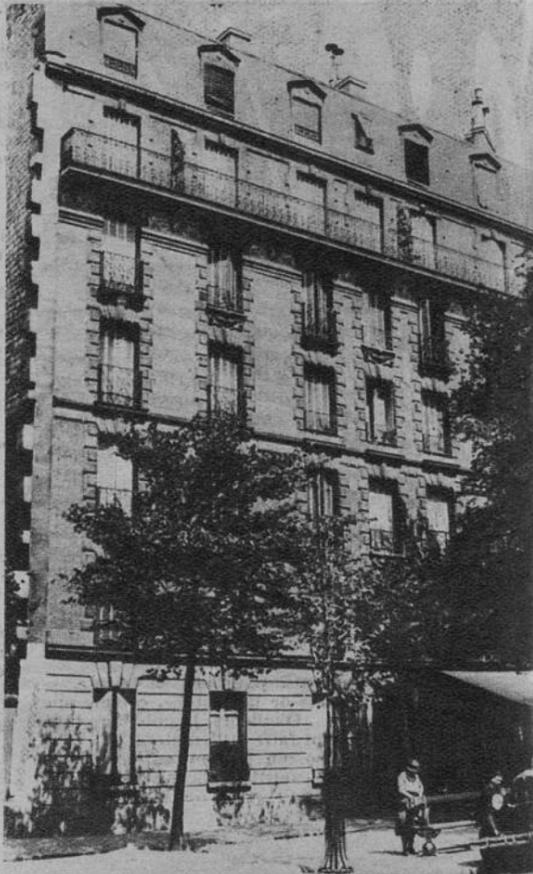
La pièce était en désordre. Une violente discussion avait certainement précédé le dernier crime. Madeleine Solon, ayant appris les deux autres, voulait sans doute quitter son redoutable amant. Ce dernier n'a pas admis cela. Il a préféré l'entraîner dans la mort.

C'est sans doute cela. Mais Guibal, allant jusqu'au bout dans l'exécution de ses sinistres projets, ne répondra pas de son triple forfait devant la justice des hommes.

Il n'expliquera jamais pourquoi il tua un jour les êtres qu'il aimait, ou qu'il avait aimés.

GÉO GUASCO.

La maison du crime, boulevard Auguste-Blanqui. Au deuxième étage, l'appartement des époux Guibal.



# P A R E S S E . . .

NICE

(De notre envoyé spécial.)

Si ton père me donne le gros paquet, je vous débarrasse... Je suis arrivé à Nice sans souliers, je veux repartir avec des souliers. T'as compris?

Elle ne broncha pas.  
— Tu veux répondre, dis?  
Et son regard brilla de l'éclat de l'acier.  
— Mais tu sais que c'est impossible, se décida-t-elle à répondre... Papa a déjà fait beaucoup pour toi... pour nous.

— Pas d'histoires, n'est-ce pas, je veux de l'argent, ce sera oui ou non, mais alors l'entendras parler de moi...

Et la scène, la vingtième de cette sorte, s'éternisa. Finalement, dans une manière de crise nerveuse, la femme s'écroula presque et gémit.

— Ah! j'aimerais mieux être morte.  
Le tyran dont la vue de cette faible femme livrée à sa merci ne faisait que raviver les instincts cruels s'écria, plein de sarcasme:

— Et puis quoi encore? Madame veut se tuer, si je comprends bien, avant de m'avoir donné ce que je désire? Si tu fais ça, ma petite, ce sera bien simple, je tuerai ta sœur pour faire mourir ta mère de chagrin...

La brute avait le dessus, elle, la femme, n'essaya plus de lutter, et c'est ainsi que les derniers échos de cette menaçante discussion se perdirent dans la nuit étoilée.

Avec le silence, la maison du triste ménage, poussée d'entre les fleurs d'un immense jardin, apparaissait comme l'image d'un refuge d'amour.

Quand avaient eu lieu ces échanges de mots acerbes qui trahissaient tour à tour la crainte et le dépit? Il y a un mois, il y a deux semaines? On ne sait, ils se renouvelaient presque chaque jour, mais désormais la maison toute blanche aux murs tapissés de vignes grimpances ne retentira plus ni de ces cris, ni de ces jurons, ni de ces pleurs. Elle est morte et lui s'est enfui.

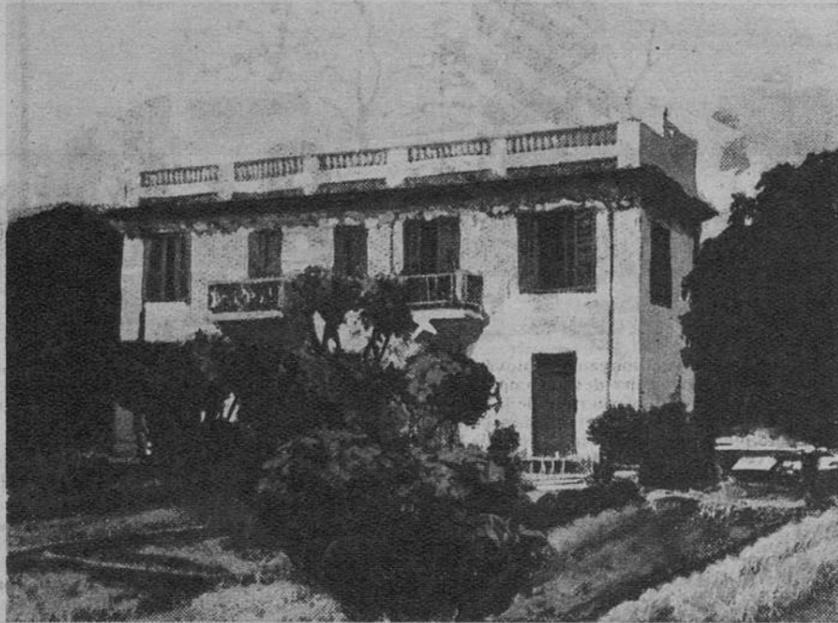
La grande allée de palmiers a vu défiler la triste cortège des parents au désespoir et des amis atterrés, sous le grand figuier aux branches torses, les hommes qui portaient son cercueil se sont arrêtés une seconde inconsciemment, comme s'ils avaient su que c'était là qu'à l'heure chaude, elle aimait prendre le frais. Et au rythme des pas son corps balancé dans la caisse de bois blanc s'en est allé vers l'ultime supplice, celui de l'autopsie.

Dans le logis que la mort avait vidé seul restait, dénonçant le drame, du sang. Du sang, il y en avait sur la couche, sur le balcon, dans la chambre, dans la cave, il y avait tout le sang de celle qu'on avait tuée.

Voici trois ans déjà que, par un bel après-midi, la sonnette de la grille de la « Grenouillère » tinta pour annoncer la visite d'un bel étranger.



Parce que sa femme refusait de demander de l'argent à ses parents, Félix Guglielmi lui tranche la gorge et s'enfuit.



La demeure des époux Guglielmi. La croix indique le balcon de la chambre où s'est déroulé le drame. (Photo Gargono.)

Jeanne et Marguerite Maisonnat se précipitèrent alors pour ouvrir le portail.

— C'est pour la commande de palmiers, j'arrive d'Italie, pourrais-je voir M. Maisonnat, déclara l'inconnu d'une voix chantante.

Mais tandis qu'il prononçait ces mots, son regard s'était posé lourdement, obstinément, sur Marguerite. Elle n'avait point sourcillé, et un long moment elle resta également interdite. Il était beau lui aussi.

C'était un solide gars du Piémont, taillé un peu rudement, mais ces traits fortement marqués prenaient sous sa peau basanée des reliefs de bronze.

— Entrez, dit-elle presque maladroitement.

Lui, Félix Guglielmi, alors âgé de vingt-neuf ans, liquida rapidement l'affaire avec le père de la jeune fille, mais il ne retourna pas dans son pays, à Vallebona, sans s'être rencontré au préalable plusieurs fois en cachette avec Marguerite.

Dès qu'il eut rejoint l'Italie, il reçut de nombreuses lettres, des lettres d'amour, confiantes, heureuses, mais lui, était-il épris?

Marguerite, bien qu'elle eût déjà à l'époque vingt-huit ans, était une jolie fille bien plantée, au charme tout méridional, mais il faut croire que Félix, attachait moins de pris aux attraits de Marguerite qu'à d'autres constatations qu'il avait faites.

Il avait été tout spécialement attiré par la situation des parents et par cela même par l'existence qu'il lui serait possible de mener lorsqu'il serait le gendre.

Il avait particulièrement apprécié la « Grenouillère », cette belle demeure de plusieurs hectares, située à la Californie, à Nice, et où M. et M<sup>me</sup> Maisonnat se livraient avec succès à l'horticulture.

Il se confia à quelques amis.  
— C'est le riche mariage et la tranquillité, il ne faut pas que je manque l'occasion. Les parents gagnent bien leur vie; dans la propriété, il y a deux habitations, l'une des deux nous sera cédée et entre nous la petite n'est pas si mal que ça...

Et ses parents, ses amis d'enfance le virent partir avec envie, car M. Maisonnat et sa femme, de forts braves gens qui n'avaient jamais travaillé que pour le bonheur de Jeanne et de Marguerite acceptèrent le mariage.

— Tu auras ce que tu voudras, avait dit Maisonnat, d'une façon toute paternelle, tu n'auras qu'à nous aider au travail des fleurs.

Guglielmi jura sur son âme qu'il serait le plus précieux des collaborateurs, et il emporta la position convoitée, sans plus de mal.

Deux ans plus tard, les parents Maisonnat ne voyaient plus Félix. Jeanne, tout au long de la journée de travail, dévisageait sa sœur. « Elle n'ose pas se plaindre », pensait-elle. Et Guglielmi, traînant la savatte, se prélassait dans un coin d'ombre, au bistrot voisin, puis de son pas traînant

errait de-ci, de-là, n'ayant même pas le courage lorsqu'il rencontrait sur son chemin un pot de fleurs, de l'éviter, et négligemment le brisait d'un grand coup de pied...

Guglielmi n'avait jamais rien fait et s'était contenté de demander de l'argent. Peu à peu il avait été entouré, de toute part, d'une sourde antipathie, mais, indifférent à cet isolement, il avait continué à promener sa paresse inutile.

— C'est un fainéant, se confiaient entre eux le soir les Maisonnat, mais ils n'osaient l'avouer à leur fille de peur de la peiner.

— C'est un fainéant, pensait Jeanne.  
— C'est un fainéant, disaient à qui voulait l'entendre les voisins qui avaient en grande estime les vieux horticulteurs et leurs deux filles.

— C'est un fainéant, songeait tristement Marguerite.  
Et le mal n'aurait pas été plus grand si l'autre ne s'était point montré par surcroît le plus tyrannique, le plus brutal et le plus hypocrite des maris.

Le soir, alors que, lasse de s'être courbée sur la terre toute parfumée par les fleurs, Marguerite pouvait escompter quelques heures de calme et d'heureux repos, Guglielmi s'empresait à rechercher des motifs de querelles et de vexations.

Guglielmi avait beau jeu, personne ou presque, à moins d'un hasard, ne pouvait être témoin de ces scènes. La maison où il vivait avec sa femme était située tout au fond de la propriété, tandis que celle où demeuraient les Maisonnat se dressait à proximité de la grille d'entrée.

Il pouvait crier, tempêter, martyriser moralement Marguerite, il se sentait le maître, d'autant qu'il la savait trop fière pour aller dire aux uns et aux autres ses malheurs.

Si dans les premiers temps ses énervements étaient sans but, peu à peu ils se précisèrent.

D'abord il se montra réfractaire à tout travail, puis, non content de ne pas aider ses beaux-parents, il décida qu'on lui donnerait désormais davantage d'argent de poche, de façon à passer plus agréablement ses journées en jouant aux boules dans les guinguettes du voisinage, enfin il réclamait ces temps derniers le « gros paquet » afin de débarrasser tout le monde... il sentait que la situation devenait périlleuse.

Un témoin, avec son bel accent du Midi, résuma parfaitement, l'autre jour, l'impression que chacun avait de Félix.

— Que voulez-vous, disait-il, c'était un type qui était toujours fatigué de ne rien faire...

Et voici le drame. Dimanche dernier Marguerite et Jeanne, en compagnie de Félix, avaient assisté au Grand Prix Automobile de Nice, l'après-midi s'était déroulé sans aucun incident et à huit heures tout trois avaient rejoint la « Grenouillère ».

Jeanne accepta l'invitation de sa sœur, et bientôt ils furent installés devant de la bière et du vin... là-bas tout au fond du jardin dans la demeure du malheureux ménage...

Félix alors était très calme, et j'aurais juré que la journée allait s'achever sans dispute... sans drame, a dit depuis la sœur de la victime.

A 9 heures, Jeanne partie, Marguerite et Félix dînent. Des environs on n'entend nul bruit de discussion, et même, à 9 heures et demie, on les voit bras dessus, bras dessous faire une promenade paisible...

Aujourd'hui tout va bien, émeurent, sans se douter de ce que leur réservait fin de la soirée, les voisins qui les attendent.

Puis, à 22 heures, ce fut l'alerte tragique. Dans la nuit tiède, des cris, des appels s'élevèrent, des voisins accoururent et ils virent sur le balcon de la petite villa une femme demi-nue qui hurlait... bientôt la silhouette fantomatique d'un homme apparut, c'était Guglielmi... il frappait encore, puis le silence couvrit toutes ces rumeurs de son voile de mystère.

Les premiers arrivés essayèrent de pénétrer dans le logis, mais la porte était fermée à double tour, il leur fallut aller quérir une échelle et pénétrer par une fenêtre du premier et unique étage, et on devine déjà quel pouvait bien être l'atroce spectacle qui les y attendait.

Marguerite gisait, morte, dans le plus simple appareil, le corps tailladé à coups de rasoir, la gorge à demi tranchée.

Lui avait fui.  
— Qui y a-t-il eu? Qu'y a-t-il eu? gémissaient les pauvres parents.

« Il y avait eu » quelque chose de fort simple malheureusement. Guglielmi n'avait dû se montrer si doux, tout le jour, que parce qu'il espérait extorquer de la sorte la promesse de recevoir la belle somme d'argent.

Il avait dû tout d'abord supplier avec cette douceur et cette persuasion de belâtre méridional, puis, voyant que cette dernière « cartouche » ne donnait pas de meilleur résultat que les précédentes, il s'emporta soudain dans une colère folle, d'autant plus folle et d'autant plus farouche qu'elle était faite de tout son dépit, de toute sa rancune, de tout son désespoir de voir ses plans déjoués.

— Tu vas payer pour tous, a-t-il dû se dire lorsqu'il s'arma de son rasoir.

Et Marguerite venait à peine de gagner son lit, lorsqu'il se précipita féroce sur elle...

Depuis on le recherche. Il est parti sans rien, sans argent, sans papiers, sans vêtements presque — un pantalon et une chemise maculés de sang — et il erre comme une bête traquée. Il cherche à gagner par la montagne la frontière, puis l'Italie, mais tous les passages, toutes les routes sont gardés, les douaniers, les gendarmes de toutes les brigades sont alertés.

C'est la chasse.  
On l'a vu à Coutes, à L'Engarvin, au plan de Linéa, au Cros d'Utelle, sur la route de Sarpel, à la Manda... mais chaque fois, il a su disparaître à temps pour ne pas être inquiété.

Lorsque ces lignes paraîtront, Félix Guglielmi ne sera plus vraisemblablement qu'un piteux prisonnier, à moins que, voulant se défendre, il n'ait été tué à quelque détour d'une route poudreuse des Alpes.

Le drame de la « Grenouillère » aura eu sa fin.

PHILIPPE ARTOIS.



Le balcon de la chambre tragique.

## Le Diable au village

(Suite de la page 5.)

la servante du curé voulut aller voir les chaudrons, mais comme elle entra dans l'étable, elle reçut deux formidables claquements qu'une main invisible lui appliqua sur le bas des reins, sans qu'un tueur de cochon qui se trouvait à ses côtés et qui avait nettement perçu le bruit des coups pût voir l'âme qui vive autour d'elle.

D'ailleurs cet homme, à son tour, devait être le jouet de Rapatou qui, toujours invisible, lui jeta le contenu d'un panier de grains de genièvre dans la bassine où il avait déposé la tripaille de la bête qu'il venait de tuer.

Et comme il mangeait, la porte de la grange, poussée par une main invisible, s'était ouverte toute grande et une bicyclette qui était appuyée contre le mur avait filé toute seule sous ses yeux jusqu'au milieu de la cour.

Moitié furieux, moitié inquiet, l'homme ne sait plus que penser, malgré tout il est troublé et son cerveau commence à travailler.

Le plus surprenant, c'était que le Rapatou ne s'en prenait qu'aux deux vieux et à ceux qui voulaient s'inquiéter de savoir ce qui pouvait provoquer leurs trances.

Dans la nuit, ils entendaient d'horribles hurlements, des bruits de chaînes. S'ils regardaient par la fenêtre, ils voyaient passer sur la route de fantastiques processions. Des voisins compatissants venaient souvent et essayaient de tranquilliser la grand-mère.

— Dobala, Rapatou ! Te peye ! (Descends, Rapatou, je t'attends) criaient-ils, mais vainement, car Rapatou avait bien garde de se montrer.

Sur les instances de la vieille, le curé du village consentit même à dire quelques messes pour conjurer le mauvais sort. Puis il vint jusqu'à la maison que le diable accablait de ses malédictions et y répandit un peu d'eau bénite pour l'exorciser. Un de ses collègues d'un bourg voisin l'accompagna, mais sa présence déplut sans doute au Rapatou, car, en entrant, il reçut sur sa barrette une rude chiquenaude qui faillit de bien peu être un soufflet.

Du coup, les deux prêtres ne revinrent plus, d'autant que les méchantes langues prétendaient que c'étaient eux-mêmes qui avaient inventé le Rapatou pour se faire payer des messes.

De plus en plus, l'émotion gagnait les autres villageois.

Un paysan avait vu les chaudrons de la vieille qui fichtaient le camp. « Mille Dieux ! » s'était-il écrié. Et d'une poigne énergique il avait réussi à maintenir la bassine. Une pluie de pommes de terre l'avait accompagné comme il s'en allait ; mais il est vrai qu'en se retournant, il avait entrevu la fillette qui se dissimulait derrière une meule de foin.

Les journaux régionaux avaient commencé à parler de l'affaire ; de la ville, on venait en auto visiter la maison de Rapatou. Le dimanche, des files de voitures s'alignaient le long de la route et leurs occupants, durant des heures entières, se perdaient dans les hypothèses les plus diverses.

Certains proposaient même aux habitants de la maison hantée de venir veiller la nuit, pour les aider à découvrir l'auteur de leurs maux. Plusieurs montèrent la garde à l'extérieur, tant et si bien que le fils cadet de l'octogénaire qui habitait une ferme voisine vint s'installer dans la maison de sa mère, et manifesta rageusement son intention de chasser les importuns. « Nous sommes chez nous, après tout, grogna-t-il. Si on nous embête, je tire des coups de fusil. »

Incontestablement un malheur aurait pu se produire si la gendarmerie n'avait pas jugé bon d'intervenir, bien qu'aucune plainte n'eût été déposée. L'ordre public risquait d'être troublé. Mais l'enquête ne révéla pas grand-chose. Durant quelque temps, les braves gendarmes restèrent nuit et jour en observation autour de la maison ; et s'ils reçurent quelques pommes de terre, ils ne purent jamais rien découvrir. Cependant, après une longue conversation du capitaine de gendarmerie avec la mère de la fillette, l'enfant, dont le cousin, au dire de tous, connaissait des tours de « physique amusante », fut envoyée chez des parents, dans un département voisin.

Depuis, le Rapatou n'est plus revenu, par crainte sans doute des gendarmes. Mais les deux pauvres vieux qui avaient été ses victimes ne purent jouir très longtemps de leur tranquillité. Sans doute ces émotions avaient-elles ébranlé leur santé, car ils moururent peu après tous les deux.

C'était peut-être ce qu'on attendait. Toutefois, il ne sembla pas que leur disparition eût profité à quelqu'un, car la bru, restée seule, ferma la maison de Rapatou, qui, toute délabrée, est aujourd'hui une des nombreuses fermes abandonnées qu'on rencontre à travers les Causses.

Il paraîtrait que, si la nuit une automobile passe sur la route, un fantôme gigantesque, qui grandit toujours de plus en plus au fur et à mesure qu'il se rapproche, court après la voiture et avant qu'on ait pu le rejoindre plonge dans un petit étang. C'est le Rapatou qui rôde autour du théâtre de ses anciens exploits !

H. C.

## LE MANTEAU ZÉBRÉ



PARMI les divers moyens employés par la police de Londres pour rendre ses agents bien visibles aux yeux des automobilistes, en voici un qui ne manque pas d'originalité. Il consiste en un manteau rayé de longues bandes bleues et de bandes orange. On a constaté en effet que ces deux couleurs, ainsi alternées, se remarquent de très loin, non seulement au grand jour, mais aussi à la tombée de la nuit.

Si cette expérience donne les résultats qu'on en attend, cette mesure sera généralisée dans les rues de Londres. Mais ce manteau zébré sera-t-il du goût de ceux qui devront le porter ? (K.)

## On accuse, on plaide, on juge...

### Trente-sept chauffeurs pour femme seule

Au banc des prévenus libres de la quatorzième chambre correctionnelle, une inculpée de qualité, tout au moins de qualité quant à la robe, les bijoux, l'élégance et la beauté.

Une jolie femme, en vérité, aux grands yeux sombres sous des cheveux fauves, de ce roux vénitien qu'aima le Titien, un brillant scintille à un doigt, des perles rondes, laiteuses et parfaites autour du cou, une robe noire, comme il convient lorsqu'on se présente devant la justice, complètent un ensemble parfait... qu'a donc fait cette gracieuse personne ? Elle a escroqué... trente-sept chauffeurs, tout simplement.

Trente-sept seigneurs du volant indignés et volubiles se portent partie civile contre elle : l'un réclame cinq cents francs, un autre huit cents, un troisième deux mille ; l'un d'eux poursuit la demoiselle Violette X... pour... quatorze francs.

Comment ladite demoiselle au nom synonyme de modestie a-t-elle procédé ?

— Voici, explique un des plaignants que tous les autres approuvent de la tête, voici Mademoiselle qui est une poule...

— Pardon, interromp la prévenue, je ne vous permets pas de m'insulter.

— Modérez vos expressions, dit le président.

— Bon, répond le chauffeur, Mademoiselle qui est une... une « hétéra » (sic).

La jeune femme proteste de plus en plus fort, tandis que le président conseille au plaignant de relater les faits sans commentaires pour la personnalité de la demoiselle Violette.

— Or donc, relate l'homme, je suis de mon métier chauffeur de grande maison, c'est en raison de la crise que j'ai accepté d'entrer chez une poule... pardon enfin, chez une dame légère...

Le mot lui semblait particulièrement bien trouvé, il le répète :

— Une dame légère peut payer, que je me suis dit sans penser que ces personnes souffrent aussi de la crise et manquent de clients tout comme nous autres chauffeurs.

Mais, furieuse, M<sup>lle</sup> Violette arrête encore son ex-chauffeur.

— Je ne cherche pas de clients ! crie-t-elle.

— Non mais des fois, fait-il, gouaillieur, mademoiselle croit-elle donc que lorsque je la menais au Bois et qu'elle marchait le long des allées en souriant aux passants et que je suivais doucement, mademoiselle croit-elle que je ne voyais pas son manège... Mademoiselle racrochait simplement !...

Nouvelles exclamations indignées de Mademoiselle, nouvelle interruption du président, discussion vive à travers laquelle on arrive à comprendre que la jolie Violette avait une auto — souvenir d'un ancien ami généreux — et qu'elle engageait chaque mois un nouveau chauffeur qu'elle ne payait pas, mais à qui elle faisait payer l'essence, sans compter l'argent emprunté.

A la fin du mois, elle ne remboursait jamais, remerciait le chauffeur, en prenait un autre et recommençait le même manège ; seulement plusieurs au volant se rencontrèrent dans l'antichambre de M<sup>lle</sup> Violette et formèrent un consortium qui, pour escroquerie, la traîna en correctionnelle :

— Mais, interrogea le président, pourquoi avez-vous un chauffeur si vous ne pouvez pas le payer ?

A cette question marquée au coin du plus élémentaire bon sens, la prévenue reste coite et un autre chauffeur explique :

— Parce qu'elle imagine que pour trouver des hommes au portefeuille bien garni, ça fait plus chic d'avoir auto et chauffeur !

Sur son banc, la pauvre Violette semble être sur le gril et subir le martyre de saint Laurent, elle pâlit... rougit et, enfin, se met à pleurer, ce qui n'émeut nullement le chœur des chauffeurs, car l'orateur de la bande reprend :

— Des larmes ne nous paieront pas !

Et comme M<sup>lle</sup> Violette prétend ne pas pouvoir payer en francs-papier les chauffeurs, elle est condamnée à trois mois de prison avec sursis.

— Ce n'est pas ça non plus qui me remboursera ! conclut un des chauffeurs.

SYLVIA RISSER.

## LES MYSTÈRES DU KU-KLUX-KLAN

(Suite de la page 7.)

leur capacité industrielle, leur esprit d'entreprise et d'en faire profiter d'autres peuples. Le jour où il a constaté qu'en définitive, sa fureur amputait l'Allemagne d'une part d'elle-même, il a décidé d'accrocher ses représentations pour frapper les juifs de terreur. Sa croisade, c'est sur le plan mondial qu'elle devait prendre toute sa signification. De là les mesures intolérables, tant en France qu'en Belgique et en Angleterre, que je vous signalais tout à l'heure.

En Amérique, les Allemands partisans d'Hitler sont assez nombreux. Ils ont créé, dès le début de cette année, de véritables sections nazis. La plupart d'entre elles se sont appuyées sur le Ku-Klux-Klan qui semble en effet très qualifié pour aider à leurs desseins. Les cagoullards, dont le credo affirme qu'ils purgeront les U. S. A. des étrangers à la race et, pour commencer, des Juifs, parce que seules les races pures sont fortes, se sont remis à la besogne avec ar-

deur. Aucune initiative ne les a rebutés. Faut-il signaler celle-ci qui montre jusqu'où l'éclosion de passions sauvages peut entraîner ces hommes ?

Tandis que des groupements hitlériens se formaient un peu partout, une importante délégation de Ku-Klux-Klan se rendait à Berlin — elle se tient en permanence, depuis deux mois, au Leipzigerhof, sur la Postdamerplatz. En liaison constante avec la Préfecture de police et le ministère des Affaires Etrangères, elle dépouille les dossiers des émigrés qui ont réussi à franchir les frontières ou de ceux qu'on soupçonne d'avoir mis leur argent à l'abri dans les banques américaines. Les rapports qu'elle établit sont transmis à l'état-major de W. J. Simmons, pour toutes fins utiles. On devine le reste et l'on se doute sans peine du sort qui attend les malheureux qu'un paquebot français déposera à New-York. A charge de revanche, le Ku-Klux-Klan,

magazine  
**PARIS**  
NUMÉRO D'AOUT



NUMÉRO SENSATIONNEL SUR LES

**BAINS DE MER**

PRIX 4 FRANCS

COURBE DE VOLUPTÉ

par A. ROUBÉ JANSKY

LES 3 SŒURS GALANTES

par Léon TREICH

UNE GRANDE NOUVELLE INÉDITE

GERMAINE L'ESPAGNOLE

par Etienne GRIL

TENTATION

par Marcel AYMÉ

LES BELLES VACANCES

par George STUART

FUIR

par ROBAR

Et beaucoup d'autres articles  
signés des meilleurs écrivains

**100**

PHOTOGRAPHIES

INÉDITES AVEC 3 HORS-TEXTE

EN COULEURS

68 PAGES SUR PAPIER GRAND LUXE

EN VENTE PARTOUT

LE N<sup>o</sup> 4 francs.

L'abonnement d'un an est de 40 francs

et donne droit à une Penselette de valeur.

PARIS-MAGAZINE

227, Rue Saint-Denis - PARIS

## L'IVROGNERIE



Le buveur invétéré PEUT ÊTRE GUÉRI EN 3 JOURS s'il y consent. On peut aussi le guérir à son insu. Une fois guéri, c'est pour la vie. Le moyen est doux, agréable et tout à fait inoffensif. Que ce soit un fort buveur ou non, qu'il le soit depuis peu ou de très fort longtemps, cela n'a pas d'importance. C'est un traitement qu'on fait chez soi, approuvé par le corps médical et dont l'efficacité est prouvée par des légions d'attestations. Brochures et renseignements sont envoyés gratis et franco. Écrivez confidentiellement à :

Remédos WOODS, Ltd, 10, Archer Str. (188 B. R.) Londres W

de son côté, s'efforcera de briser les manifestations organisées par les juifs américains contre les pogroms hitlériens. Au besoin, il usera de la force pour décapiter les comités de vigilance et de secours aux émigrés. Les faits sont si patents que les télégrammes affluent à l'ambassade américaine à Berlin. Le grand organe le *Chicago Tribune* s'en est, de son côté, fait l'écho, et l'ambassadeur a dû plusieurs fois intervenir près la Wilhelmstrasse pour que prit fin pareil scandale.

Le tout, aujourd'hui, est de savoir si le président Roosevelt, qui a commencé à s'attaquer victorieusement aux milliers de gangsters qui rendaient la vie intenable aux habitants de Chicago et de New-York, réussira, avec l'aide des honnêtes gens, à barrer la route aux cagoullards du Ku-Klux-Klan qui depuis plus d'un demi-siècle se figurent au-dessus des lois !

M. L.

**INFAILLIBLEMENT** avec l'IRRADIANTE envoyée à l'essai, vous serez guéris de vos douleurs de reins ou de tout autre mal. Demandez à M<sup>me</sup> CHATELAIN, 109, r. de Valenciennes, PARIS, en broch. grat. N° 4

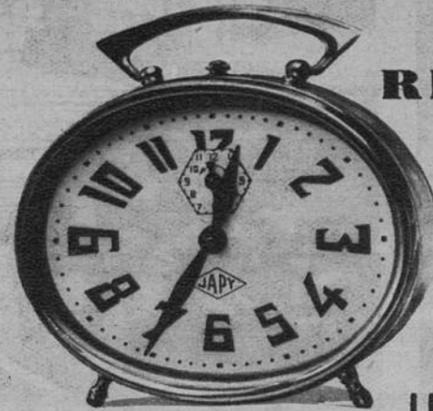
**VOTRE AVENIR** v. sera dévoilé grâce à la myst. et célèbre voy. AUGUSTALES. Env. date, mois, nais. prén. et 5 fr. pour frais d'écritures et de port. Extraor. par ses prédic., fixe date évén., guid., cons. et dev. tout. Bulletin-not. grat. Ecrire M<sup>me</sup> AUGUSTALES, 22, rue Léon-Gambetta 22, à LILLE (Nord).

**ÉCOULEMENTS**  
BLENNORRAGIE-CYSTITE-PROSTATITE  
guéris radicalement et rapidement par  
**PAGÉOL**  
le plus puissant antiseptique urinaire;  
évite toutes complications, supprime la douleur.  
(Communication à l'Académie de Médecine)  
CHATELAIN, 2, R. de Valenciennes, Paris, et tous pharm.  
La boîte 16 fr., l' 16 50. La triple boîte, l' 36 20

**PISTOLET ASSOMMANT**  
Breveté. Diplômé. Déposé.  
Ne blesse pas, ne tue pas, il étourdit.  
Ni gaz asphyxiants d'aucune sorte.  
DIOU, rue Bons-Plants, Montreuil-sur-Paris

**SOIGNEZ CHEZ VOUS**  
SANS PERTE DE TEMPS, SANS PIQURES,  
SANS INTERRUPTION DANS VOTRE TRAVAIL  
MALADIES INTIMES DES DEUX SEXES  
SYPHILIS, BLENNÉ, URETHRITES, PROSTATE,  
CYSTITES, PERTES, MÉTRITES, IMPUISSANCE  
Traitement facile à appliquer, et-mais à l'intérieur de tous, efficace et sûr  
**SERUMS - VACCINS NOUVEAUX**  
Venir ou écrire: Doct. 71, r. de Provence, Paris-9<sup>e</sup>  
Angle Chaussée d'Antin

**GRATUITEMENT** nous offrons **PRIME SENSATIONNELLE**



Nous avons préparé spécialement, à l'intention de nos lecteurs et lectrices, un charmant COLIS-PRIME, contenant un magnifique

**RÉVEIL** marque "JAPY"

vendu partout au prix imposé de **39 fr.**

Ce réveil, de fabrication française, se recommande tout particulièrement par sa qualité, son élégance, sa précision. Il est ovale, genre moderne, cabinet nickelé (12 1/2 x 10 1/2), avec arrêt de sonnerie, mouvement 30 heures, pignon lanterne.

A TOUT ACHETEUR, avec ce Réveil, nous adressons comme

**PRIME GRATUITE**

une très belle montre de gousset remontoir  
**CHRONOMÈTRE POUR HOMME**  
nickelée, 5 % de diamètre, gravure moderne, garantie un an.



**LE RÉVEIL et CHRONOMÈTRE** pris dans nos magasins, **39 fr.** Envol franco France, port et emballage compris, 44 fr.

Moyennant un léger supplément, nous adressons le RÉVEIL JAPY ci-dessus avec prime :

1° **UNE MONTRE-BRACELET pour HOMME** ou 2° **UNE MONTRE-BRACELET pour DAME**  
bracelet cuir, monture 1<sup>er</sup> choix, nickel, cadran lumineux, métal chromé, remontoir, 3/4 platine, garantie un an.

Les deux pièces : Réveil et Montre-bracelet homme prises dans nos magasins ..... **51 fr.**  
Envol franco, France, port et emballage compris ..... **56 fr.**

Les deux pièces : Réveil et Montre-bracelet pour dame, prises dans nos magasins ..... **51 fr.**  
Envol franco, France, port et emballage compris ..... **56 fr.**



Modèles à 1/2 grandeur réelle.

Nota. — Les montres-primées ne peuvent être vendues séparées du RÉVEIL JAPY. Les commandes seront exécutées immédiatement dans l'ordre d'arrivée. Malgré l'importance de notre stock, en raison de l'affluence des commandes, un délai de 15 jours sera parfois nécessaire pour exécuter la livraison.

Adresser les lettres de commandes (dans lesquelles ne doit figurer aucune autre correspondance) en spécifiant bien la prime choisie, au Service des Cadeaux-Primes, 30, rue Saint-Lazare, Paris (IX<sup>e</sup>). — **Aucun envoi contre remboursement.**

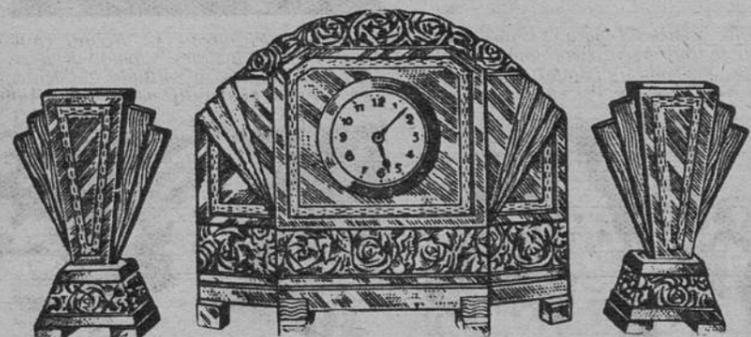
**OFFRE SÉRIEUSE ET SINCÈRE**  
PROFITEZ-EN SI VOUS SOUFFREZ DE

**NEURASTHÉNIE**

Névrose, Épuisement nerveux, Débilité, Dépression, Impuissance, Variocèle, Pertes séminales, Neurasthénie sexuelle, Affections des reins, Vessie ou Prostate, Rhumatisme, Goutte sciaticque, si vous êtes faible et sans force, si votre organisme est épuisé, demandez mon livre l'ÉLECTRICITÉ guérisseur naturel. Vous y trouverez les causes de vos souffrances et le moyen d'obtenir une guérison certaine et garantie. J'ai étudié ces questions pendant 20 ans et j'offre gratuitement le fruit de mon labeur à ceux qui souffrent. Donnez-moi seulement votre adresse sur une carte postale et immédiatement je vous ferai parvenir mon livre avec illustrations et dessins.

DOCTEUR S.-H. GIRARD INSTITUT MODERNE, 30, Av. Alexandre-Bertrand  
BRUXELLES-FOREST  
Affranchissement pour l'Étranger : Lettres fr. 1.50 — Cartes fr. 0.90

**PRIME A NOS LECTEURS**



Une pendulette moderne, art nouveau, en véritable marbre reconstitué, chef-d'œuvre de l'horlogerie française, mouvement garanti 3 ans, est cédée, avec ses 2 vases, aux lecteurs de ce journal au prix exceptionnel de ..... **59 fr.**

Il n'est accordé qu'une seule prime par lecteur avec interdiction d'utiliser cette prime pour en faire du commerce.

**AUCUN PAIEMENT D'AVANCE**

Tout n'est payable qu'à la réception et après complète satisfaction  
Découpez ce bon et adressez-le aujourd'hui même avec votre commande à  
**LA PROPAGANDE (rayon garnitures de cheminée), 51, r. du Rocher, PARIS (8<sup>e</sup>)**

5296



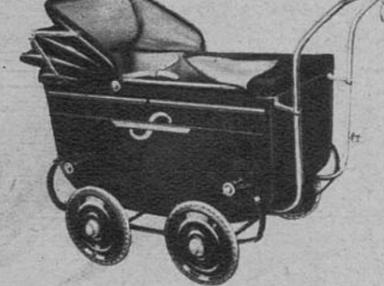
**ARTICLES D'HYGIÈNE**

12 Préservatifs assortis et contrôlés avec catalogue illustré complet, envoyés discrètement en boîte cachetée sans aucune marque extérieure contre 15 fr. ou contre remboursement

Maison **BELLARD-THILLIEZ** (Caoutchouc rayon P. M.)  
22, Faubourg Montmartre, PARIS (9<sup>e</sup>) (Gr. boul.)

Le Gérant: F. TINASSE.

**8 JOURS**  
à l'essai



**En réclame**

N° 22. Voiture d'enfant, modèle de luxe, marron, bleu, noir. Caisse garantie tout bois, forme anglaise. Suspension extra souple « Daumont », 4 gros ressorts à boudin, montée sur vaste caisse fermée jusque dans le bas. Garniture capitonnée. Ceinture de sûreté, avec roues flasquées de 25 cm., caoutchouc à alvéoles, de 22 mm.  
Prix 288 fr. payables 24 fr. par mois.

**FRANCO DE PORT**

1<sup>er</sup> versement un mois après la livraison

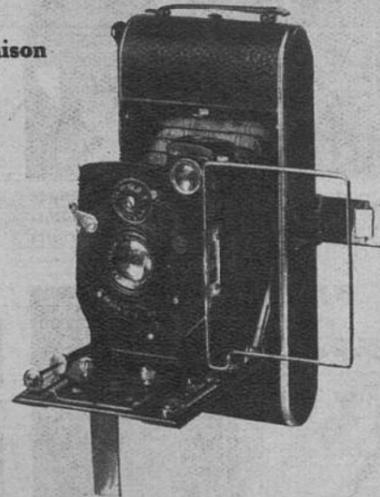
Frs 288. » payables par  
**24.** mois

DEMANDEZ notre catalogue N° 66

N° 11. Appareil « RÉVE IDÉAL » pour pellicule 6 x 9 entièrement métallique, beau gainage, bordé métal poli, soufflet peau, viseur iconomètre, mise au point avec l'arrêt automatique à l'infini et échelle graduée, obturateur trois vitesses et deux poses, propulseur métallique, objectif anastigmat Magir Hermagis, très lumineux F. 6,3. **EXPÉDITION FRANCO. 288 fr., payable 24 fr. par mois.**

N° 12. Même appareil que ci-dessus, mais format 6 1/2 x 11. **294 fr., payable 24 fr. 50 par mois.**

N° 4. Appareil photo pour plaques 9 x 12. **294 fr. payable 24 fr. 50 par mois.**



**BULLETIN DE COMMANDE P. O. 16**

Je prie la Maison Girard et Boitte S. A., 112, rue Réaumur, à Paris, de m'envoyer franco les marchandises suivantes.....  
N° ..... (pour la voiture d'enfant indiquer la teinte).....  
au prix de frs..... que je paierai..... frs par mois pendant 12 mois à votre compte chèques postaux Paris 979.

Fait à ..... le ..... 1933  
Nom et prénoms ..... Signature :  
Date et lieu de naissance .....  
Profession .....  
Domicile .....  
Département .....  
Gare.....

**Girard & Boitte**  
112, rue Réaumur, PARIS (2<sup>e</sup>)

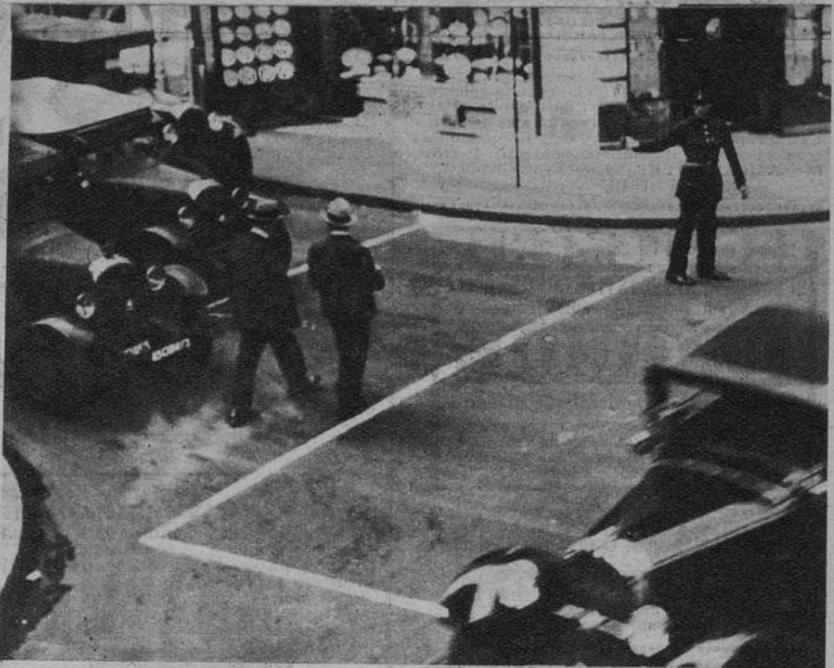
**Pour Maigrir**

Prenez les **PILULES GALTON** le meilleur amaigrissant  
Réduction rapide des Hanches, du Ventre, du Double-Menton, etc. Absolument sans danger  
Le flacon avec notice, contre remb.: 20 fr. 85 - J. RATIE, ph. 45, r. de l'Échiquier PARIS, 10<sup>e</sup>

2475-32. — Imp. Créé. — CORREIL.



On vient de libérer, à la prison de Forest, à Bruxelles, les objecteurs de conscience Dieu et Campion. Ils avaient refusé, au nom de leurs principes, d'accomplir leur service militaire dans l'armée belge. Leur peine est terminée, ils sont libres. (F.)



À Paris, beaucoup de passages cloutés se sont usés très rapidement, et les chevaux, glissant sur les clous, s'abattaient fréquemment sur la chaussée. On en est revenu, du coup, aux simples rates peintes sur le sol. C'est plus économique ! (H. M.)



Jean Couture, 23 ans, habitant rue Gustave-Courbel, à Paris, avait cambriolé des villas en banlieue. Il a été arrêté à Paris au cours d'une ronde nocturne. Au dépôt.



Et voici, à Los Angeles encore, un attentat du même ordre. Charles Leggett, 48 ans, donna 25 cents à un gamin de onze ans pour l'attirer dans un endroit désert. Cent cinquante personnes, attirées par les cris de l'enfant, lynchèrent Leggett, que voici à l'hôpital de la prison. La police dut charger pour délivrer le criminel. (I. N. P.)



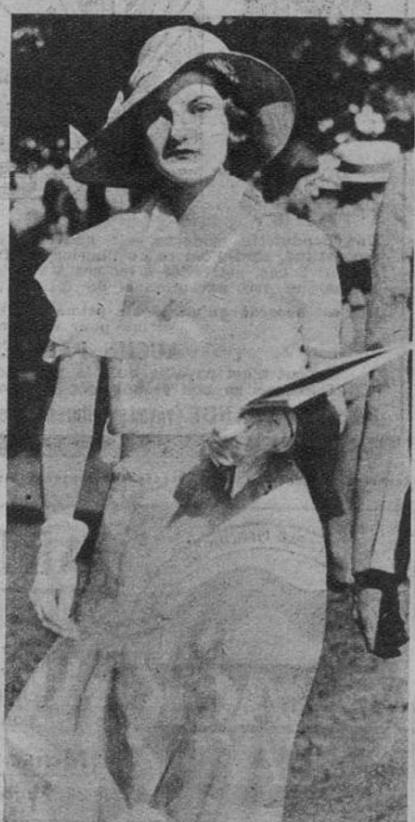
Le garçon de bureau Le Brenn, employé dans une banque des Champs-Élysées, à Paris, profita de sa solitude à l'heure du déjeuner pour disparaître avec 670 000 francs.



Georges K. Ordway est accusé, à Los Angeles, d'avoir sauvagement tué et mutilé un enfant de sept ans, Dalbert Aposhian. (I. N. P.)



Bien qu'il ait subi une attaque cardiaque en prison, le banquier Harriman, de New-York, a été déferé à la Cour. On l'a jugé. Il s'agissait d'une affaire de fraude bancaire. Harriman a été condamné. (I. N. P.)



Miss Doris Duke, « la plus riche jeune fille du monde », habite Boston. Jour et nuit, des détectives veillent sur elle. (I. N. P.)